

1094 aa 35

Œuvres de l'abbé de Baille

Histoire abrégée des Gaules de Baille

Rabais, 6 vol.

Histoire du Chevalier Bayard, 4 vol.

Les Amours d'Herni IV, 2 vol.

Le Roman Comique de Scarron, 2 vol.

BIBLIOTHEQUE

meine Ancien, 2 vol.

Les Contes de Romans de Voltaire

A M U S A N T E

Le Sopha, par Crébillon, 2 vol.

Angola, Histoire Indienne : on lui a

ajouté Acson & Épiphanie, 2 vol.

Les Confessions du Comte de ***

par Dacles, 2 vol. en 1.

Thémidore, 2 vol. en 1.

Ouvrages qui paroissent.

Histoire amoureuse des Gaules, de Buffi-
Rabutin, 6 vol.

Histoire du Chevalier Ravannes, 4 vol.

Les Amours d'Henri IV, 2 vol.

Le Roman Comique de Scarron, 4 vol.

Les Nouvelles Tragi-comiques du
même Auteur, 2 vol.

Les Contes & Romans de Voltaire ;
4 vol.

Le Sopha, par Crébillon, 2 vol.

Angola, Histoire Indienne : on lui a
ajouté Acajou & Zirphile, 2 vol.

Les Confessions du Comte de ***,
par Duclos, 2 vol. en 1.

Thémidore, 2 vol. en 1.



ANGOLA,
HISTOIRE INDIENNE,

OUVRAGE SANS VRAISEMBLANCE,

S U I V I

D' A C A J O U

ET

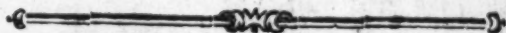
ZIRPHILE,

C O N T E.

SECONDE PARTIE.



A L O N D R E S.



M. D C C. L X X X I.

ANGOLA

HISTOIRE IMPERIALE

OUVRAGE DE M. VRAISIMILITUDE

D'ALOU

ET
ZIRPHILE

CONTE

SECONDE PARTIE



N. LOMDRE

M. DCC. LXXXI



ANGOLA,

HISTOIRE INDIENNE.

CHAPITRE XVI.

Qui ne sera pas entendu de tout le monde.

IL s'arriverent au dîner de la Reine, & le Prince y apporta un air sombre & rêveur dont il tâchoit en vain de se défaire. La Fée le considéra attentivement ; & la crainte qu'il eut de lui faire naître des idées, le porta à se faire violence pour déguiser son trouble. Il vit Clénire, & malgré sa présomption

Part. II.

A

il la trouva charmante; c'étoit une beauté sans artifice. Parée des dons de la nature, elle ignoroit les secours que l'art lui prête, & qui ne l'imitent jamais que grossièrement. A peine savoit-elle qu'elle étoit belle; & quoiqu'il ne manquât pas de gens qui eussent pu l'en informer, elle n'avoit point encore pris cet air de suffisance qui suit de près cette opinion, & qui révolte assez pour ôter l'envie d'en triompher. En un mot, elle étoit adorable, & causa bien du ravage & des infidélités à la Cour, mais le Prince n'y fit pour lors qu'une légère attention; & dès qu'il put disparoître décemment, il fut porter ailleurs l'inquiétude qui le dévorait.

Il erroit au hasard dans le Palais, lorsqu'il se trouva à la porte de la Bibliothèque de la Reine. Il y entra, & fut surpris de sa beauté. Il se reprocha de n'avoir pas eu la curiosité de la voir plutôt. Ses yeux se portèrent d'abord sur un tas de gros livres qui servent nécessairement de base à un cabinet. Ils

sont regardés *comme les fondemens d'un édifice*, qui ordinairement sont inhabitables & ensevelis dans la terre, & ne servent qu'à soutenir des appartemens plus commodes. La poussiere dont ils étoient couverts decidoit leur réputation. Il parcourut ensuite de l'œil ces amas de loix & de coutumes dont la fraude tire si grand parti, & qu'on a l'indulgence de nommer *Justice*. Il vit les anciens Romains, *ces cahos de douceuses fadaïses*, où on faisoit l'amour en prenant les grades, comme dans un cours de Théologie; où l'amant & la maitresse *disputoient à l'envi d'ennui & d'absurdité*, & n'accordoient & ne recevoient des faveurs que *géométriquement & par date*. Il se garda bien d'en ouvrir aucun.

Il passa ensuite aux Poètes, parmi lesquels il vit quelques génies brillans qui avoient élevé au plus haut point la gloire du siecle. Le nombre en étoit petit. Ils étoient entourés d'une infinité *d'insectes du Parnasse*, espece de race

singulière qui se croyoit arrivée à l'immortalité à la faveur de quelques madrigaux ou de quelques balades plates & doucereuses, fruit dégoûtant d'une imagination stérile, qui ne pouvoient flatter que les oreilles grossières d'un Libraire assez sot pour le ruiner en les imprimant. Il admira les beautés des premiers, & se garda sagement de s'exposer à la lecture des autres.

Il vint ensuite aux Auteurs du siècle. Le champ étoit vaste & le choix difficile : le clinquant imitoit si bien l'or, qu'il pouvoit mettre en défaut les gens les plus pénétrants & le plus sur leurs gardes. D'abord il passa rapidement une foule d'Ecrivains à *la grosse*, Auteurs d'un tas de nouvelles plates, mal ourdies & sans intérêt. L'un faisoit & distribuoit des Romans comme des gazettes, & on en faisoit à-peu-près le même cas, ne savoit ni imaginer, ni peindre, ni écrire : son style sec & décharné se ressentoit de l'abstinence de son *famélique* Auteur, Il avoit voulu

rétablir sa réputation en donnant un livre dont le titre en avoit imposé au public ; il avoit d'abord eu de la vogue par le ton d'irréligion qui y régnoit , qui flattoit la jeunesse ; il mordoit à *belles dents* les Bonzes , mais sans esprit & sans délicatesse ; & s'il y avoit quelque chose de vrai à leur reprocher , il n'avoit pas eu assez d'esprit pour le découvrir , & le dire avec cette finesse qui autorise la bonne plaisanterie , & qui ne va jamais jusqu'à la grossièreté de l'invective. Bientôt les connoisseurs , revenus de l'illusion , avoient méprisé cette *vile rapsodie* de contes sur les Bonzes dont on berce les petits enfans , & qui ne pouvoient plaire que dans le pays que l'Auteur avoit choisi pour asyle , où régnoit une licence effrénée & une insolence condamnable , qu'on décoroit du nom de *liberté*. Ils avoient connu clairement que ce qu'il y avoit de bon dans ce livre étoit pillé mot à mot d'un célèbre Auteur du siècle passé , à qui la langue du pays avoit des obli-

gations essentielles ; & qui , dans ses autres ouvrages , avoit répandu une façon de penser qu'il étoit trop dangereux d'analyser.

A côté étoient quelques ouvrages d'un Auteur qui ne manquoit pas d'imagination. Il trouvoit des situations intéressantes qu'il ne savoit point mettre en œuvre. Sa diction étoit négligée , il s'énonçoit communément , ses expressions étoient triviales. En vain disoit-il pour s'excuser , que sa naissance le dispensoit de châtier son style ; l'oubli dans lequel il étoit tombé devoit lui faire connoître clairement qu'il n'y a point de raison assez forte pour autoriser un Auteur à négliger de plaire au public.

Angola vit avec plaisir les ouvrages d'un autre Auteur , de beaucoup d'esprit. On lui reprochoit même d'en mettre , pour ainsi dire , trop dans ses ouvrages , ou du moins de faire parler à l'esprit une langue inconnue. Son style qui , au premier coup d'œil , se paroît

d'une grande naïveté, paroissoit, après la réflexion, d'une affectation outrée. Il avoit trouvé le moyen singulier de se rendre *guindé* & obscur avec les termes les plus clairs & les plus communs; d'ailleurs affectant de représenter, pour être neuf, des images basses & triviales qui ne pouvoient intéresser que médiocrement. Au reste, il avoit des talens supérieurs, & le théâtre lui avoit de grandes obligations.

On y voyoit aussi des ouvrages d'un Auteur dont l'état ne s'accordoit gueres avec les productions de sa plume. Il étoit homme d'esprit; son style étoit beau, noble & châtié: la tournure harmonieuse de ses phrases flattoit l'oreille; & quoiqu'il ne se fût pas également soutenu, ses ouvrages étoient estimés. On lui reprochoit une imagination noire qui se plaisoit à promener son lecteur dans les situations les plus funestes. On étoit saisi d'horreur, mais on lisoit dans l'impatience de voir hors de péril son Héros, pour qui il trouvoit le secret de vous intéresser.

Le Prince trouva heureusement auprès de lui , & pour lui servir de correctif , les ouvrages charmans du premier Auteur du siècle en ce genre. Cet homme , dans l'âge le plus tendre , avoit connu le cœur , & avoit donné un ouvrage qui en développoit les plus secrets ressorts. Un style noble , pur , aisé & orné de graces inimitables régnoit dans ses écrits : il peignoit les mœurs du siècle avec un naturel qui n'appartenoit qu'à lui. Il s'étoit égayé dans des tableaux un peu plus frappans : il décrivoit l'Amour & ses situations les plus tendres avec une expression vraie qui portoit à croire qu'il ne parloit que d'après l'expérience. Estimé des hommes pour la pureté de ses mœurs & la beauté de son génie , comment devoit-il être regardé des femmes , & quelle est celle qui ne devoit pas desirer de recevoir des leçons de l'Amour de la part d'un homme qui savoit si bien en décrire les charmes ? Ses ouvrages , *marqués au bon coin* , étoient à l'abri des vicissitudes de

la mode & des bisarreries d'un peuple inconstant.

Assez près de là , mais quelques degrés au-dessous , Angola trouva les écrits d'un homme à qui on ne pouvoit refuser ni de l'esprit ni des talens. Il avoit débuté par deux ouvrages , dont l'un avoit réussi par son propre mérite ; & l'autre , malgré le superficiel qui y régnoit , avoit plu au public , quoiqu'il y fût traité fort cavalièrement , & que l'Auteur témoignât se mettre assez peu en peine de son suffrage. Heureux s'il s'en fût tenu là , & que pour mériter un titre dont il étoit décoré , il n'eût pas entrepris de *récrépir* une vieille histoire écrite déjà plusieurs fois , très-peu intéressante aujourd'hui par l'éloignement des temps , & qui n'est qu'un *ramassi* de cent vieilles chroniques que tout le monde fait ! d'ailleurs son style trop fleuri ne convient point à des événemens trop graves pour être susceptibles d'enjouement & de légèreté.

Le Prince , rempli de ces différentes

images , étoit prêt à se retirer , quand il trouva sous ses pieds un livre qui sembloit avoir été foulé exprès par tous ceux qui venoient dans ce cabinet. Il le ramassa ; & à travers de la *crasse* dont il étoit couvert , il reconnut les ouvrages d'un homme dont l'état , qui sembloit combattre son caractère , ne servoit qu'à en augmenter le fiel. Cet homme , ou plutôt cette furie , abusant de l'esprit , & écrivant sans sel & sans délicatesse , s'attachoit comme une *sangsue* à tous les Auteurs les plus célèbres. Ennemi du mérite , les noirs serpens de l'envie le déchiroient. Il faisoit des *observations* sur tous les écrits , où régnoient en place d'une critique fine & délicate des invectives atroces , une plaisanterie basse & du plus mauvais genre. Tout dans cet ouvrage désignoit *l'ame de boue* de son Auteur , donnant perpétuellement dans le faux , & soutenant son sentiment avec une opiniâtreté classique , & des sophismes plats & rebattus ; méprisé de tout le monde , sans

être craint de personne, il étoit regardé comme un chien hargneux, & recevoit souvent le même salaire. Au reste, homme sans mœurs, & adonné aux crapules les plus détestables, le seul avantage qu'il avoit, étoit que ses vices étoient de nature à n'en pouvoir faire mention. Il périssoit comme il avoit vécu. Sa fin étoit celle d'un homme sans mœurs & sans principes, & il n'emportoit en mourant ni l'estime de l'honnête homme, ni les regrets du libertin.

Le Prince se donna à peine le temps de lire quelques pages de ce *misérable* livre, que connoissant l'indigne caractère de l'Auteur, il le jetta loin de lui avec colere, & le rendit à son premier sort, qui étoit d'être foulé aux pieds par tous ceux qui entroient dans cet appartement.



C H A P I T R E X V I I .

Il étoit bien temps.

LE Prince sortit du cabinet , & fut dans les jardins promener ses rêveries. Il comprit aisément que la moindre différence qu'il laisseroit remarquer dans son humeur pourroit donner des lumières à la Reine , & peut-être lui faire deviner le principe de ses inquiétudes. Il frémit des suites que pourroient avoir de pareilles conjectures , & résolut de se rendre maître de lui-même , de façon à ne laisser aucun soupçon dans son esprit. La dissipation naturelle de la jeunesse , qui ne put lui permettre de s'arrêter long-temps sur des objets affligeans , le servoit peut-être mieux que toutes ses résolutions. Il fut à la Cour , & se para , autant qu'il lui fut possible , de cet air aisé & coquet qui lui avoit été si facile à acquérir , contre lequel
les

les trois quarts des femmes crient & se déchaînent sans cesse, & qui cependant tous les jours est en possession de leur faire *tourner la cervelle*. Lumineuse le trouva adorable, & Aménis fut très-aise de passer *pour lui appartenir*. Elle minauda, le tira à part, lui parla à l'oreille pour lui demander comment il se portoit, affecta dans sa façon de lui parler une familiarité significative. Enfin, elle fit autant d'efforts pour découvrir & *constater* son intrigue avec lui, qu'une autre en auroit fait pour la dérober aux yeux du public, qui n'a jamais besoin d'être éclairé quand il est question de méchanceté.

Il soutint ce rôle si naturellement, que la Reine oublia entièrement ses idées au sujet du portrait. Il se fit même violence au point de le revoir plusieurs fois sans paroître y prendre aucun intérêt; d'ailleurs il vivoit avec elle de façon à dissiper toutes ses craintes, & son cœur n'étoit pas encore assez préoccupé pour que ce rôle lui

parût bien difficile à jouer. Un jour qu'ils étoient ensemble dans un de ces entretiens de confiance qui suivent les tendres caresses , & souvent les font renaître : Le Roi de Golconde , lui dit la Fée , me fait de nouvelles instances pour envoyer la Princesse sa fille à ma Cour , & je ne vois pas comment je pourrai m'en défendre davantage. Je crois que je serai obligée d'y consentir ; d'ailleurs j'ai assisté à sa naissance , & je prends un tendre intérêt à ce qui la regarde. Je vais fixer le jour de son départ , & bientôt vous la verrez paroître à ma Cour. Le Prince eut de la peine à dissimuler la joie que lui causoit ce discours , mais il prit assez sur lui pour faire une réponse indifférente , & affecta même de changer de conversation. Cette conduite persuada la Reine qu'elle pouvoit , sans aucun risque , se rendre aux prières du Roi de Golconde , & bientôt elle annonça à sa Cour l'arrivée de la Princesse Luzéide.

On avoit entendu parler de son ex-

trême beauté ; ainsi cette nouvelle causa beaucoup de joie , sur-tout aux petits-mâîtres de la Cour , qui se promirent bien intérieurement de faire *l'essai de leurs charmes* sur un sujet aussi intéressant.

Quelques jours après , son arrivée fut annoncée par une foule de domestiques , *un tas d'inutiles* qui suivent ou précèdent les grands Seigneurs , qui ne leur sont d'aucune utilité , qu'ils ne connoissent seulement pas , & qui ne servent qu'à désoler tout le monde dans les endroits où ils passent , & à *crever des chevaux de poste*.

La Reine la reçut avec les distinctions les plus flatteuses & les marques de l'amitié la plus tendre : elle fut enchantée de sa figure. Elle étoit , il est vrai , habillée d'un très-mauvais goût : sa coëffure étoit *maussade* , sa figure étoit *déparée* par cet air d'innocence qui est toujours raillé à la Cour , parce que personne n'a le bonheur de le posséder. Tout cela fut exactement remarqué par

la jeunesse brillante de la Cour ; mais sa beauté lui obtint sa grace auprès des hommes ; & comme les femmes ne jugerent pas à propos de *toucher cette corde* , il étoit aisé de voir ce qu'elles en pensoient , leur silence leur servoit de conviction.

Le Prince fut un des plus empressés à l'examiner. Il lui offrit la main au sortir de son équipage , & il eut le temps , en traversant les appartemens , de se rassasier de cette vue dangereuse , qui acheva l'impression que le portrait avoit fait dans son cœur. Il la conduisoit d'un air rêveur & embarrassé qui n'auroit pas échappé à la pénétration de Lumineuse , si elle n'avoit été occupée du soin de la recevoir.

La Fée voyant combien des habillemens aussi étrangers & aussi *maussades* , *déparoisent* la beauté de Luzéide , fit venir à l'instant des coëffeuses & des couturieres , à qui on demanda tout ce qu'il y avoit de plus moderne. On la mena au Palais & chez les Marchan-

des de modes , choisir les dentelles & les petites oies les plus élégantes. Elle passa ensuite au chagrin de Turquie , & se fournit d'aigrettes , de girandoles , de boucles d'oreilles , d'esclavages & de rivières de diamans. Elle commença par trouver tout détestable , & finit par prendre tout ce qu'on lui avoit vanté pour être le plus beau ; demeura trois heures chez le Marchand , changea cent fois d'avis sur le choix des pierreries , lui fit mille questions sur les diamans qu'il vendoit aux femmes de la Cour , lui demanda avec distraction le prix de ceux qu'elle avoit choisis , ne fit aucune attention à sa réponse , dont le Marchand ne manqua pas de profiter pour la voler impunément , quoiqu'avec toute l'humilité & le respect possibles.

Toutes ces courses amusoient extrêmement la Reine , car outre les droits que les affiquets ont sur l'esprit des femmes , dans ce temps-là il n'en alloit pas comme aujourd'hui , & les Souve-

rains , au milieu des plaisirs de leur Cour , avoient des quarts-d'heure où ils étoient *fort empêchés de leurs personnes* , & où ils étoient obligés de descendre à des amusemens vulgaires.

Luzéide , parée de ces habillemens superbes , où le goût surpassoit la richesse , parut comme un astre brillant qui obscurcit tous les autres. Elle étoit coëffée en cheveux avec des fleurs & des diamans placés artistement dans sa frisure , *un soupçon de bonnet* , & le *chignon relevé* comme on le portoit alors : sa robe étoit d'une étoffe du dernier goût , blanc , gris de lin & or , avec des desseins en pagodes & en figures chinoises , la polonoise & les paremens assortis *en chenilles & en soucis d'hanneton* , un corset garni de pierres , & des manchettes à trois rangs du point d'Angleterre *le plus exquis*.

Les femmes de la Cour s'étudierent à lui trouver des défauts , mais leurs recherches ne furent pas autrement heureuses : l'une lui trouvoit trop peu de

rouge , l'autre la trouvoit coëffée *trop reculée* ; celle-ci disoit que les desseins de sa robe étoient trop chargés , que la *petite oie* étoit mal assortie ; celle-là , que ses diamans étoient mal montés , *n'avoient point de jeu* , qu'ils *n'étoient pas d'une belle eau* , qu'ils ressembloient à *du stras* ; d'autres disoient qu'elle avoit l'air étranger , qu'elle ne savoit pas placer ses mouches ni tenir son éventail : en un mot , qu'elle avoit quelque chose de gauche & d'emprunté dans sa contenance.

Mais les hommes , qui ne font attention aux habillemens , & ne s'amusent à les critiquer que quand la figure ne les intéresse guere , pensoient bien différemment sur son compte. Etonnés de voir tant de perfections réunies , leurs louanges avoient un air de vérité qui devoit d'autant plus la flatter , que leur défaut n'étoit pas de l'employer souvent. Elle réunissoit tous les suffrages sans les demander , & sans employer , pour les obtenir , *ce manège indécent* qui révolte,

& qui peut tout au plus séduire les sens , sans que le cœur y ait la moindre part.

On s'attacha à examiner son esprit , & on vit au travers de son langage uni , & proselit à la Cour , une solidité & une justesse de façon de penser qui étonnoit dans un pays où *un langage entortillé* & un certain nombre d'expressions bizarres tenoient la plupart du temps lieu de raisonnement & de justesse ; d'ailleurs elle avoit un grand fond de douceur dans le caractère & une grande idée de la Cour où elle arrivoit , & cela sembloit devoir faire craindre qu'elle n'en adoptât trop tôt les manières.

Le Prince ayant la liberté de la voir à chaque instant , & de connoître toutes ses qualités , sentoit redoubler son amour. Il cherchoit avec soin l'occasion de le lui faire connoître ; mais dominé par une timidité qu'il ne pouvoit vaincre , il la laissoit échapper sans oser en tirer aucun avantage.

Il fut pendant quelque temps réduit à cette horrible contrainte ; sa passion

augmentoît par les difficultés ; mais la froideur & l'indifférence avec laquelle la Princesse recevoit toutes *les galanteries d'usage* dont on l'accabloit , son adresse même à les éviter , lui faisoit désespérer de la rendre sensible. Il se livroit à sa rêverie , & cherchoit les endroits les plus solitaires pour être tout entier à sa passion. Almaïr vint un jour l'interrompre au plus fort de ses distractions : Eh bien , lui dit il , voilà donc enfin ce conquérant devenu esclave lui-même ; & les charmes novices d'un enfant , dénués de cette ame qui en fait tout l'agrément , ont opéré ce miracle. En vérité , je ne vous conçois pas. Savez - vous bien que vous allez tomber dans l'état le plus déplorable où puisse être réduit un galant homme : & à quoi cela vous menera-t-il ? Car enfin , il faudra toujours en venir à une déclaration , au hasard d'attirer sur vous *les foudres & les carreaux* de ce redoutable objet. Le plus sensé , selon moi , feroit de vous tirer au plus vite de ce

mauvais pas. Je n'imagine pas qu'on vous *arrache les yeux*. D'ailleurs, quand on voit qu'il est absolument impossible de réussir, un homme du monde se retire prudemment, & ne s'expose point à servir de trophée aux caprices d'une femme, qui souvent ne refuse vos hommages que pour en accepter qui ne les valent en aucune façon. Qu'il vous est bien facile de débiter votre morale, dit le Prince, & que je voudrois bien qu'il me fût aussi aisé de la suivre ! Je sens la justesse de vos raisons ; mais mon cœur n'est pas assez libre pour m'en rendre la pratique aisée. Il n'est plus ici question de ces goûts rapides qui m'ont entraîné successivement dans les chaînes de plusieurs femmes de la Cour ; je ne connoissois pas l'amour, & mon peu d'expérience me faisoit donner ce nom à des mouvemens tumultueux qui prennent leur source dans le dérèglement des passions : que j'en reconnois bien la différence ! Les charmes adorables à qui j'ai rendu les armes excitent dans mon

cœur des transports d'un tout autre genre ; c'est la possession du cœur de Luzéide que je desiré , & cette passion n'est mêlée d'aucun de ces desirs qui caractérisent celles de la jeunesse , qui laissent toujours un vuide dans le cœur , & ne doivent flater en aucune façon la femme à qui elles s'adressent. *Langage de roman* , interrompit Almaïr , & qui n'empêche pas qu'au fond votre but ne soit le même : soyez sûr même que les femmes qui feignent de vous en croire sur votre parole , seroient bien fâchées dans le fond d'y compter , & de ne pas espérer que vous leur en manquerez ; & puis en admettant votre système , sauf après à le mitiger , il est bien constant que rien n'est plus *infructueux* que de se consumer de soupirs & de tendresse *en pure perte*. Si vous voulez même que je vous fasse part de mes découvertes (car je ne risque rien avec un homme *aussi peu avantageux* que vous), ou je suis bien trompé , ou la Princesse n'a pas autrement d'éloignement pour

vous. Je crois avoir surpris des regards qu'elle vous adressoit à la dérobée , & qui n'étoient rien moins que marqués au coin de l'indifférence , & je me persuade qu'en vous donnant les soins convenables , vous pourrez triompher de sa modestie , & mettre vos affaires *dans un état décent*. Croyez-moi , ne lui donnez pas le temps de se prévenir peut-être en faveur de quelqu'autre ; vous regretteriez , mais trop tard , le temps que vous auriez perdu à faire des réflexions toujours inutiles en semblable occurrence. J'apperçois la Reine qui vient prendre le plaisir de la promenade avec toute sa Cour ; je ne vous parle plus de Clénire , son temps n'est pas arrivé ; cependant , ou mes prédictions sont fausses , ou vous rendrez un jour hommage à ses charmes : mais votre goût est tourné du côté de Luzéide ; je vous conseille de pousser *votre pointe* , & de ne pas laisser passer une occasion si favorable sans savoir à quoi vous en tenir.

CHAPITRE

CHAPITRE XVIII.

Moment saisi , obstacle imprévu.

ILS s'approcherent en même temps de la Reine & de la Cour. Que signifie , dit Lumineuse , cette conversation sérieuse où je vous vois engagés ? En vérité , cela me surprend beaucoup ; je n' imagine pas que vous vous occupiez des intérêts de mon royaume , & je ne vois pas quel autre genre d'entretien peut vous donner un air si grave. Nous *differtions* sérieusement sur l'amour, Madame , répondit Almaïr , & sur tous les inconvéniens où on s'expose en s'y livrant , & nous convenions , le Prince & moi , que ce n'est qu'en le fuyant , ou en le traitant *cavalièrement* , qu'on peut se soustraire à sa tyrannie. Cette morale , dit la Reine , ne me surprend point du tout de votre part ; mais je ne fais si le Prince pense absolument de

Part, II.

C

même : je crois qu'il ignore jusqu'au nom de l'amour , & je lui suppose très-peu de curiosité de s'en instruire. Elle lança en même-temps à Angola un regard tendre , par où il sembloit qu'elle cherchoit à être rassurée sur ce dont elle feignoit de douter. Le Prince , occupé alors auprès de Luzéide , fit peu d'attention à cette agacerie ; & trouvant un moment favorable : cette conversation ne paroît pas vous intéresser infiniment , lui dit-il d'une voix tremblante , & sans doute que vous faites trop peu de cas de l'amour , pour daigner dire votre sentiment sur les choses qui le regardent. Je ne le connois point , répondit Luzéide en rougissant & baissant les yeux précipitamment ; les couleurs sous lesquelles on me l'a dépeint , ne m'en donnent pas une idée favorable. Il est ordinairement suivi de tant de mauvais procédés , qu'il ne me paroît point *sensé* de s'y exposer. Qu'on seroit heureux de vous désabuser , reprit le Prince d'une voix basse & passionnée ,

& que les sentimens que vous inspirez ont un caractere bien différent ! J'en connois dont la vérité & l'ardeur pourroient vous satisfaire , si votre cœur n'étoit d'une insensibilité à toute épreuve. C'est du moins comme je desire qu'il soit , reprit Luzéide d'un ton ému , & j'emploierai tous mes efforts pour me le conserver en cet état , & me mettre par-là à l'abri des perfidies qu'on éprouve de la part des gens qui nous jurent le plus d'attachement.

La Reine , qui se trouva alors auprès d'eux , empêcha le Prince de répondre , & le laissa accablé de douleur des sentimens que Luzéide lui avoit fait paroître. Il entreprit cependant de lui faire changer d'avis , & espéra que la promenade lui fourniroit quelque occasion de renouer une conversation qui l'intéressoit si fort. La Cour se dispersa en diverses allées ; & le Prince prit si bien son temps , qu'après beaucoup de tours inutiles , il joignit Luzéide dans le temps qu'elle étoit arrêtée dans un bosquet à

considérer un groupe de statues de marbre d'une rare perfection ; c'étoit Apollon & Daphné. Les attitudes étoient parfaites , l'Amour étoit peint sur le visage du Dieu , & animoit sa course. La frayeur régnoit sur celui de la Nymphe , un mouvement inconnu ralentissoit l'ardeur de sa fuite : elle élevoit les mains , & demandoit au Ciel un secours *qu'elle se seroit peut-être dans la suite consolée de n'avoir pas obtenu.* L'Amour , indigné de son obstination , la regardoit d'un ton menaçant , & sembloit vouloir s'opposer à son dessein. La Princesse examinoit ce morceau avec attention , lorsqu'Angola s'approcha d'elle. Venez-vous , lui dit-il , chercher ici de nouveaux exemples d'inhumanité , & tâcher de vous affermir dans les sentimens rigoureux que vous m'avez découverts tantôt ? Ma façon de penser ne dépend pas de semblables objets , répondit Luzéide , & d'ailleurs je ne crois pas qu'elle vous intéresse assez pour qu'il vous soit si important d'en être instruit.

L'intérêt essentiel que j'y prends est aussi certain que mon malheur , reprit Angola ; je vois le sort que je me prépare , mais mon amour est trop fort pour admettre aucune réflexion : je ne vois que trop l'insensibilité de votre cœur , rien ne peut m'arrêter. Connoissez mon crime , il est votre ouvrage , poursuivit-il en se jettant à ses genoux : je m'expose à votre courroux , mais rien n'est capable de me faire renoncer à des sentimens qui feront désormais le bonheur de ma vie. Son attitude étoit touchante , quelques larmes couloient avec grace le long de ses joues , le cœur parloit , & son langage avoit un caractère de vérité qui ne pouvoit manquer de faire impression sur un cœur qui étoit déjà gagné par une heureuse sympathie. Levez-vous , lui dit Luzéide d'une voix attendrie , & cessez de m'entretenir de choses que je dois ignorer pour votre repos & pour le mien. Eh bien , dit le Prince , achevez donc de m'accabler ; je ne le vois que trop , une haine bar-

bare fera le prix de ma tendresse , & votre cœur trop cruel pour s'ouvrir à la pitié..... Levez-vous , répéta Luzéide extrêmement émue , je ne vous hais pas , & je souhaite m'en tenir toujours à des sentimens si raisonnables. Permettez-moi donc , dit le Prince en se levant , de vous parler de la tendresse de mes sentimens , & d'espérer qu'un jour les vôtres pourront y répondre. Je ne devrois pas vous l'accorder , dit la Princesse en le regardant timidement , mais on ne se souvient pas toujours de ce qu'on devoit redouter davantage ; c'est un reproche de plus que je veux bien avoir à me faire : ce n'est que par une conduite extrêmement retenue que vous pourrez m'empêcher de me repentir de ma complaisance.

La Reine & la Cour , qui arriverent alors , interrompirent ces amans , & forcèrent le Prince à renfermer dans son cœur la joie qui le transportoit. Je viens de recevoir , dit la Fée , des nouvelles qui m'annoncent que je verrai bientôt

ici le Génie Makis ; c'est un grand Seigneur qui voyage pour se former , & qui vient à ma Cour pour prendre des manieres dont je ne le soupçonne pas fort susceptible. Il est parent de la Fée Mutine : & quoique la différence de nos caracteres n'ait jamais permis de liaison entr'elle & moi , les égards , dont rien ne peut nous dispenser dans le rang que nous tenons , m'engageront à lui faire l'accueil dû à son rang & à sa naissance. Quelques courtisans qui avoient voyagé , & qui avoient vu le Génie à la Cour de la Fée Mutine , n'en firent pas un portrait bien avantageux , & ceux qui ne le connoissoient pas , charmés du nouveau genre de ridicule qu'ils se promettoient , attendoient son arrivée avec impatience.

Le lendemain , la Reine étoit à sa toilette , quand on lui vint annoncer l'arrivée du Génie. Elle lui avoit fait préparer un appartement dans le Palais , elle chargea quelques Seigneurs de sa Cour de l'y conduire. La plupart des

courtisans furent au-devant de lui pour jouir de ce spectacle. Il descendit de son carrosse avec une espece de Secrétaire qui lui lisoit *les énigmes du Mercure* pour le désennuyer. Son déshabillé n'étoit pas avantageux , & cela joint à la disgrâce de sa figure , ne faisoit pas en sa faveur une impression bien flatteuse, Il ressembloit assez à ces Marchands Anglois qui viennent voyager en France , & qui en arrivant à Calais , prennent la qualité de *Milord* au sortir du Paquebot. Il traversa la foule des courtisans en les saluant d'un air haut , quoique gauche & embarrassé , & fut dans l'appartement qui lui étoit destiné , pour tâcher de *ravitailler ses graces*.

La jeunesse de la Cour s'amusa quelque temps à critiquer ses équipages , qui avoient effectivement un air étranger & de mauvais goût. C'étoient des vieilles berlines dorées à l'antique , avec de grands écussions , & des armes écartelées à seize quartiers , & embrouillées à lasser la patience du Généalogiste le

plus opiniâtre. Elles étoient doublées de *velours d'Utrecht* : les harnois y répondoient , & les chevaux , qui étoient de grands colosses de Flandre , n'avoient jamais mérité ni ruban ni cocarde , & auroient déparé *le plus misérable remise*. Les cochers , les postillons & les laquais étoient petits , vieux & mal bâtis , couverts de livrées tranchantes & d'habits faits à toute taille. Enfin , tout cet équipage avoit un *vern* provincial & ridicule qui caractérisoit au premier coup-d'œil la tournure du Maître à qui il appartenoit. Quelque temps après , le Génie fit demander audience à la Reine , & il parut à la Cour avec cet air de hauteur qui devient plus insupportable quand il n'est pas accompagné d'une certaine aisance dans les façons. Il fit à la Reine un compliment étudié qui n'en valoit pas mieux , auquel elle répondit avec ses graces ordinaires. Il *lorgna* beaucoup Luzélde , la loua hautement & avec indécence , prit feu pour elle dans l'instant , & fit si bien , que dans deux heures per-

sonne à la Cour ne l'ignoroit. Le Prince l'apprit comme les autres ; & quoique dans le fond il le regardât comme un rival méprisable , il ne put se défendre d'une inquiétude qui sembloit lui présager ses malheurs. Le Génie passa quelques jours à visiter toutes les raretés de la Capitale , & Luzéide fut délivrée par-là de ses persécutions. Quand sa curiosité fut satisfaite , il revint à la Cour , & profitant de la première occasion qui se présenta , il fit à la Princesse une déclaration brusque & sans ménagement. Il lui vanta les graces de sa personne , son rang , ses richesses , & sur-tout sa puissance , & conclut par lui dire qu'il vouloit bien s'abaisser jusqu'à une mortelle , & qu'il la destinoit à l'honneur de son hymen. Quand la Princesse n'auroit pas eu une autre passion dans le cœur le ridicule insupportable d'un pareil discours ne l'auroit pas frappée moins vivement. Elle reçut ses propositions avec la fierté qu'elles méritoient , & le traita d'une façon si

dédaigneuse , qu'elle se délivra pour un temps de son importunité.

CHAPITRE XIX.

L'Oraison de Saint Julien.

LEs divertissemens les plus vifs occupoient toujours la meilleure partie du temps dans cette aimable Cour. Il fut question un jour d'une partie de chasse. La Reine , accompagnée des principales Dames de sa suite , habillées en Amazones , s'y rendirent à cheval ou dans des caleches superbes. Les Seigneurs montés avantageusement les suivoient. Luzéide étoit adorable , cet habillement lui prêtoit de nouvelles graces , & le Prince ne pouvoit se lasser de la regarder. Il trouva quelques momens favorables pour lui parler de sa passion , & elle y répondit de façon à ne pas lui ôter toute espérance. Le Génie les interrompit plusieurs fois , & troubla

la douceur des momens qu'ils passoient ensemble. Il étoit monté sur un beau cheval qu'il menoit de fort mauvaise grace ; & pour faire voir qu'il étoit homme à tout , *il parloit chiens , cerfs & sangliers* avec un enthousiasme qui , en toute autre occasion , auroit pu amuser la Princesse ; mais la conversation d'Angola l'intéressoit davantage , & rien ne pouvoit l'en dédommager.

Ils arriverent au rendez-vous , & le Génie , emporté par son ardeur , les délivra de son ennuyeuse présence. Le Prince , par décence , fut obligé de quitter Luzéide : il rencontra Almaïr , & ils se jetterent ensemble dans le bois. Comment vont vos affaires avec la Princesse , dit Almaïr ? Avez-vous enfin *rompu la glace* , & vos préliminaires sont-ils réglés ? La Princesse , répondit Angola , souffre que je lui parle de ma passion , mais elle ne m'a point encore laissé voir la sienne : elle est d'une réserve extrême là-dessus , & j'ai fait de vains efforts pour arracher d'elle un aveu de ses sentimens.

mens. Vous n'êtes pas aisé à contenter, à ce qu'il paroît, reprit Almaïr : une femme qui souffre sans colere l'aveu de vos sentimens, qui vous permet de les lui retracer à chaque instant, n'est pas loin, je crois, d'en ressentir de semblables, & on peut se flater sans présomption de voir bientôt le moment de son triomphe. Vos affaires, il est vrai, auroient été plus vite avec Clénire, je lui soupçonne de l'inclination pour vous, j'ai eu occasion de parler de vous avec elle ; elle m'en a laissé assez voir pour donner lieu à mes conjectures ; ou je m'y connois mal, ou vous n'auriez pas des difficultés insurmontables à essuyer, si vous étiez favorisé par l'occasion. Après tout, ce sont de ces petites infidélités qui ne doivent pas produire de remords, & qui n'empêchent pas que vous ne fassiez toujours de Luzéide votre affaire principale. Mais, à propos de cela, Clénire, est-elle à la chasse ? Je ne me persuade pas l'y avoir vue, dit Angola. Effectivement, reprit Almaïr, elle ne

paroît pas à la Cour depuis quelques jours; je suis bien trompé si cette retraite ne cache quelque mystere qu'il ne sera peut-être pas impossible de découvrir.

Leur conversation fut interrompue par un cerf qui passa poursuivi par les chiens, & suivi d'une grande partie de la chasse. Le Prince & Almair se mêlerent parmi les chasseurs, & s'enfoncerent dans la forêt. Ils avoient poursuivi long-temps avec ardeur, quand Angola, enfoncé dans sa rêverie, s'engagea dans un sentier détourné qui le sépara du reste de la chasse. Il marcha fort long-temps sans s'appercevoir de son erreur; & quand il la reconnut, il ne sut comment la réparer, il suivit au hasard le premier chemin qui se présenta à lui; & comme le jour commençoit à baisser, il se trouva à la vue d'une très-jolie maison. Il s'avança dans l'idée de demander le chemin; & se trouvant près des murs d'un parc, il apperçut une porte ouverte; il descendit de cheval, & l'ayant attaché à un arbre, il s'avança

dans des bosquets bien percés , & qui terminoient à un jardin fort bien tenu : ils étoient coupés par de belles eaux , enrichis de statues. L'allée où il s'étoit engagé le mena insensiblement à un pavillon situé au coin du jardin , dans des charmilles fort épaisses , & à l'abri des ardeurs du soleil. Il étoit couvert à la chinoise ; des portes-fenêtres de glaces régnoient tout autour du haut en bas , hormis d'un seul côté. Angola s'en approchoit sans précaution , lorsque fixant la vue sur le dedans du pavillon , il crut y voir du mouvement. Il se glissa le long des charmilles , & s'approchant jusqu'au vitrage , il vit que c'étoit une femme qui prenoit le bain dans ce lieu délicieux. Elle avoit la tête tournée , & ne put distinguer son visage , mais les beautés qui s'offrirent à sa vue servirent à l'en dedommager. Le moindre mouvement que faisoit cette personne lui en découvroit de nouvelles : il se rassasia pendant quelque temps de la vue d'un objet si attrayant. Il éprou-

voit des desirs inféparables de son âge, & qui le maitrisoient absolument. Entraîné par l'occasion, il oublioit tout l'univers, & ne songeoit qu'au moyen de jouir des beautés qui s'offroient à ses regards. Cette personne se leva pour sortir du bain, & acheva de l'embraser, en laissant à decouvert les beautés les plus cachées, & que l'eau lui avoit dérobé jusques là. En sortant du bain, elle se retourna, & ayant apperçu la tête du Prince au travers des vitres, elle fit un grand cri, & gagna précipitamment une alcove où étoit un petit lit en niche. Quelle fut la surprise du Prince, quand il reconnut cette personne pour cette même Clénire dont Almaïr lui avoit parlé, & dont l'absence les surprenoit si fort ? Il tourna précipitamment ses pas du côté de la porte du pavillon, & entra en lui demandant pardon de son indiscretion, & se proposant d'en commettre de plus grandes.

Elle étoit encore presque toute déshabillée, & la précipitation avec laquelle

elle vouloit se mettre dans un état plus décent, ne servoit qu'à retarder ce soin, & laissoit voir au Prince des charmes au-dessus de l'expression. Elle le reconnut, & son embarras ne fit qu'augmenter. Je ne fais, lui dit-elle, quel est le motif qui vous amene ici ; mais j'ai à me plaindre de votre indiscretion. Le hasard seul m'y a conduit, dit le Prince, & quelles graces n'ai-je pas à lui rendre ! Ne m'enviez pas, Madame, poursuivit-il en s'approchant d'elle, un bonheur si précieux : quel mortel assez ennemi de soi-même se seroit refusé d'admirer des charmes adorables dont les Dieux mêmes seroient envieux ! Cessez des louanges qui m'embarrassent, reprit Clénire d'un ton ému, je rougis que vous soyiez à portée de me les donner, & d'ailleurs je me persuade que vous les prodiguez à tant d'objets différens, qu'elles ne doivent pas me paroître bien sinceres. Rendez-vous plus de justice, Madame, dit le Prince, & croyez que vous faites des impressions

trop vives pour qu'il soit nécessaire de se parer d'une fausse ardeur : la mienne est inexprimable, poursuivit-il en se jetant à ses genoux, & se servant de toutes ces expressions de cour avec lesquelles on est convenu de se tromper mutuellement. La vivacité de ses desirs, la force de l'occasion, les charmes qu'un déshabillé peu exact offroit à ses regards, tout donnoit à ses transports ce caractère de passion véritable dont la source n'étoit pas dans le cœur, mais dont l'extérieur étoit le même. Clénire, déjà sensible & prévenue pour lui, commençoit à partager son émotion. Le jour qui s'affoiblissoit rendoit Angola plus entreprenant, & mettoit Clénire dans le cas d'avoir moins à rougir. *C'est toujours autant de pris sur l'embarras de ces sortes d'occasions.* La situation étoit commode & voluptueuse ; le Prince poussoit adroitement ses entreprises, il déroboit un baiser, il portoit la main sur une gorge adorable : on le grondoit, il demandoit pardon de sa faute,

& l'instant d'après il se rendoit plus coupable : on défendoit une chose , on en accordoit une autre. Déjà on n'entendoit que des soupirs confus. Le Prince , emporté par sa passion , parvint *par gradation* aux plaisirs les plus vifs.

Les beautés les plus touchantes furent en proie à ses caresses. Clénire résistoit encore , mais c'étoit cette résistance aimable qui mettoit le comble à leurs plaisirs. Enfin elle céda à l'amour & à un amant aimé. Angola , l'heureux Angola se plongea dans les plus grandes délices. Noyé dans un torrent de plaisirs , il ne pouvoit plus faire autre chose que la baiser & la serrer avec fureur. Elle l'accabloit à son tour de caresses , & croyoit jamais ne lui en faire assez. Ses transports ne se ralentissoient pas , il se perdoit dans de nouveaux égaremens. Les beautés dont il avoit la possession lui sembloient mériter chacune un hommage particulier, Il se précipitoit de nouveau sur elle , & son ame cherchoit à se confondre avec la sienne.

Clénire partageoit ce désordre voluptueux. De moment en moment plus charmés l'un de l'autre , ils ne pouvoient cesser de s'en donner les preuves les plus fortes. Les plaisirs se succéderent avec une rapidité incroyable , & ils quitterent cet aimable lieu pour se retirer dans la maison de Clénire , qui offrit au Prince d'y rester jusqu'au lendemain. Ils souperent ensemble , & garderent le sérieux nécessaire pour en imposer aux gens qui les servoient. Après le souper , ils entrèrent dans un appartement charmant. Tout les invitoit à se livrer de nouveau à leur tendresse. Bientôt Angola chercha la même volupté , & Clénire se prêtant à ses transports , après une résistance légère , *dont une femme qui fait son monde ne doit jamais se dispenser* , elle se laissa conduire vers une alcove obscure , où les plaisirs les plus vifs la suivirent de près. Le Prince la tenoit dans ses bras , un lit de repos se présenta : *on succomberoit à moins , & bien des femmes se rendent qui n'ont pas*

de si bonnes raisons à donner de leur chute. Angola sut en profiter : il retrouva les mêmes charmes qui l'avoient séduit dans le salon du bain. Tout lui étoit permis, *dans l'espoir qu'il abuseroit* de la permission. Il ne trompa point l'attente de Clénire, leurs plaisirs furent inexprimables, & les momens si bien partagés, que la réflexion ni les remords n'y trouverent point de place à occuper. Dans un de ces instans où l'amour le plus vif est obligé de reprendre haleine, Clénire avoua au Prince qu'elle s'étoit sentie au premier coup-d'œil de l'inclination pour lui ; mais que s'étant apperçue qu'il adressoit ses vœux à Luzéide, elle avoit combattu son penchant, & qu'enfin jugeant par la peine qu'elle avoit à y réussir, que l'absence étoit le seul remède dont elle pût attendre du repos, elle avoit pris le parti depuis quelques jours de se retirer à sa maison de campagne pour fortifier ses résolutions. Vous êtes venu les faire évanouir, dit-elle au Prince avec une langueur ai-

mable , & je devrois être bien irritée contre vous d'avoir troublé le repos dont je commençois à jouir. Le Prince , charmé d'un aveu si flatteur , comprit que c'étoit une *nouvelle dette* qu'il venoit de contracter avec elle , & il l'acquitta avec une exactitude si scrupuleuse , qu'elle eut lieu d'en être contente. Enfin , après avoir passé la nuit la plus délicieuse , ils se quitterent , en s'accablant de ces protestations sur lesquelles ils ne comptoient pas intérieurement plus l'un que l'autre. Le Prince remonta à cheval , & s'en retourna à la Ville.

CHAPITRE XX.

Nécessaire , quoiqu'ennuyeux.

ANGOLA , après avoir passé quelques momens chez lui à réparer les désordres que les travaux de la dernière nuit avoient fait dans sa personne & dans

son ajustement , parut à la Cour , de peur qu'une plus longue absence ne donnât matiere à de mauvais discours. Plusieurs personnes de la chasse s'étoient apperçues de son absence. Il essuya quelques plaisanteries , auxquelles il répondit d'un air naturel qui les fit cesser insensiblement , mais il ne put user de la même dissimulation avec Almaïr. Me permettez-vous , dit-il à Angola en le tirant à part , de porter un peu plus loin mes conjectures sur votre égarement ? Il ne me paroît pas naturel qu'il ait été aussi long sans dessein prémédité. Je vous soupçonnerois volontiers d'être mieux avec Luzéide que vous ne voulez me le faire croire , & cette éclipse subite pourroit bien cacher quelque rendez - vous secret qui , je crois , ne vous aura pas été inutile. Je desirerois , répondit Angola avec confusion , que vos conjectures fussent vraies ; j'adore Luzéide , & cette partie que vous imaginez avoir été faite de concert avec elle , m'accable de remords , & devient à mon égard

la plus cruelle des offenses. Expliquez-vous plus clairement, dit Almaïr, tout ceci me *confond*, & j'avoue de bonne-foi que ma pénétration est en défaut. Apprenez donc, dit le Prince, mon crime & mes égaremens. Je m'étois écarté de la chasse, le hasard m'a conduit dans une maison de campagne : j'y ai trouvé une femme seule prenant le bain. Dieux, quelle étoit belle ! Mais ce qui vous paroîtra bien singulier, c'étoit cette même Clénire dont la retraite vous surprenoit. Que voulez-vous, dit le Prince en rougissant, l'occasion étoit scabreuse, on m'aimoit & on me fuyoit, on me l'a avoué ; je ne me suis pas senti la fermeté de suivre un si bel exemple : on offroit à mes regards des beautés faites pour émouvoir les Dieux mêmes : on m'en laissoit espérer la possession, j'ai cédé à une illusion aussi puissante, & nous avons passé la nuit dans une rapidité de plaisirs auxquels je ne devrois pas donner ce nom, tandis que les remords qui me déchirent me les font regarder

garder comme un criminel égarement & une offense cruelle à Luzéide, dont mon repentir la venge assez. Je vous avoue, dit Almair, que l'air *consterné* dont vous racontez une aventure aussi agréable me paroît bien singulier. Quoi! le hasard vous a servi assez heureusement pour vous procurer les faveurs d'une femme charmante, & que toute la Cour *idolâtre*, & vous allez *imaginer* de raconter d'un *ton lamentable* ce qui devroit vous combler de gloire, & cela pour vous parer d'une fidélité ridicule & proscrire parmi les gens d'une certaine façon. En vérité, je ne vous conçois pas, & vous avez dans votre caractère un mélange de *lueurs* d'homme de Cour, & de façons de penser *triviales*, qui forment un contraste unique. Où avez-vous pris, s'il vous plaît, qu'entre gens d'un certain rang on y regarde de si près? Vous imaginez-vous que *l'admirable* Luzéide, que je crois *pétrée* de la même sorte que les autres femmes, voulût, en vous *cherchant* chi-

cane sur des minuties semblables, se mettre dans le cas de n'oser vous rendre la pareille, chose dont je ne la crois pas plus disposée à se priver que le reste de ses semblables? Mais, à propos de cela, le Génie Makis l'obsède prodigieusement: il pousse sa pointe avec une ardeur qui la fait trembler; & ce que j'entrevois de plus fatal, il parle de mariage, & une alliance de cette nature pourroit bien éblouir la Reine & la décider en sa faveur. Vous devez vous imaginer combien une semblable liaison effraie la malheureuse Luzéide. On ne se fait point à la figurière ni aux manières d'un homme aussi extraordinaire; & s'il faut que ce mariage ait lieu, j'entrevois pour elle un avenir très-malheureux & très-funeste. On m'arrachera la vie auparavant, dit Angola; car enfin, mon cher Almaïr, il faut vous découvrir mes desseins. Luzéide a fait sur mon cœur une impression toute différente des autres femmes à qui j'ai été attaché jusqu'ici. C'est son caractère & ses vertus

que j'aime , & j'ai résolu d'unir son sort au mien du consentement de la Reine. Quoique je sois fâché de vous voir prendre de si bonne heure un parti dont on se repent souvent, dit Almaïr , & qui nous expose à jouer *un fort sot personnage*, je ne puis vous refuser mes conseils dans une occasion aussi importante pour vous. Premièrement, il n'est pas question *de faire le gladiateur* ni d'user de violence vis-à-vis d'un homme qui d'abord est trop prudent pour s'y prêter ; & qui , outre cela , ayant un pouvoir immense, s'en serviroit pour vous punir selon sa colere , & le moins qui pourroit vous en arriver , seroit d'être enchanté pendant mille ans, jusqu'à ce que quelque Chevalier errant, *né dans le cerveau creux de quelque Romancier*, vînt vous délivrer en le *pourfendant*, lui & tous les monstres qui vous serviroient de gardiens. Il seroit disgracieux d'être obligé d'attendre votre délivrance de quelque chose d'aussi extravagant : il vaut mieux prendre un

parti plus sage & moins dangereux. Makis, qui cherche toutes sortes de moyens pour gagner l'affection de la Princesse, doit donner dans peu un bal *masqué*, où la Reine, Luzéide & les Dames de la Cour ne manqueront pas d'assister. Il sera aisé de s'informer de quelle façon elles seront déguisées; & quoique j'imagine que les yeux d'un amant n'ont pas besoin de ce secours, par ce moyen vous connoîtrez Luzéide, & vous profiterez de la liberté du bal & de la bonté qu'elle vous témoigne, pour lui expliquer vos intentions, & prendre ensemble les mesures convenables pour les faire réussir. Pendant ce temps je ferai remarquer à la Reine les défauts de la personne & du caractère du Génie, je lui ferai sentir combien Luzéide seroit malheureuse si on exigeoit d'elle un pareil sacrifice, & ensuite je l'amenerai insensiblement à reconnoître combien cette union seroit mieux assortie si elle vous regardoit, Je sonderai adroitement ses dispositions, & nous réglerons là-

dessus les mesures que nous avons à prendre pour réussir. Cela est imaginé *au mieux*, reprit Angola, & j'espère beaucoup de la solidité de cet arrangement : je me repose sur votre pénétration pour ce qui regarde Lumineuse, & je n'épargnerai rien pour m'assurer du cœur & des résolutions de Luzéide.

Le Prince passa les jours suivans à chercher toutes les occasions de parler à la Princesse : mais obsédée éternellement par le Génie, à peine put-il trouver quelques momens pour lui dire quelques mots entrecoupés, auxquels elle répondoit par des regards obligeans. Il est vrai qu'il voyoit dans ses yeux une impression de tristesse qui sembloit naître de la contrainte qu'elle essuyoit, & qui le consolait en quelque façon de son malheur, par la part qu'elle sembloit y prendre. Le Génie, enhardi par sa puissance, parloit de son amour hautement, & comme d'une chose dont Luzéide devoit se tenir fort honorée ; & toute la Cour, éclairée sur ses ridi-

cules , gémissoit du sort qui attendoit la Princesse dans une union aussi bisarre. Lumineuse n'étoit point aveuglée sur le compte de Makis , aucun de ses défauts n'échappoit à sa pénétration ; mais la grandeur de la puissance du Génie , qui devoit donner l'immortalité à Luzéide , & le desir de se réconcilier avec la Fée Mutine par cette alliance , la faisoient pencher de son côté , & lui fermoient les yeux sur toutes les raisons qui auroient pu l'en détourner.

C H A P I T R E X X I .

Bal du temps passé , force de l'habitude.

ENFIN , le jour du bal arriva , & toute la jeunesse des deux sexes de la Cour s'empressa à y paroître avec éclat. Le Génie , dans le dessein de plaire à Luzéide , & de lui donner une idée de sa magnificence , avoit porté la somptuosité au dernier excès. La façade de

son Palais étoit illuminée & garnie de lampions & de pots à feu. Il avoit donné des ordres admirables pour que tout se passât dans les regles ; cependant (ce qui paroîtra bien surprenant aujourd'hui) on eut toutes les peines du monde à arriver en équipage jusqu'à la porte. Les gardes du bal , destinés à maintenir l'ordre & empêcher le tumulte , étoient tous ivres , & augmentoient le bruit , loin de l'appaiser. On refusoit la porte à quantité d'honnêtes gens , & dans le même instant il s'y introduisoit tout ce qu'il y a de plus vil dans les ordres inférieurs. Les rafraîchissemens , qui avoient coûté des sommes immenses , les vins les plus rares de l'Asie , devinrent la proie des esclaves & autres gens de cette espece , & les gens de distinction , pour qui tout paroîsoit devoir être destiné , y manquoient de tout. Un pareil désordre paroîtra incroyable aujourd'hui , où toutes ces sortes de fêtes se passent avec un ordre singulier , par la *perspicacité des lumie-*

res de ceux qui en sont chargés : mais en ce temps-là il n'en étoit pas de même, un extérieur imposant étoit tout ce qu'on cherchoit dans ces sortes de gens. Quant à la capacité pour les affaires, on les dispensoit volontiers de faire leurs preuves.

D'ailleurs le bal fut comme il faut qu'il soit pour être trouvé beau par les gens du *bon air*. On ne pouvoit pas s'y remuer ; & comme il n'y a rien de *si misérable* que de danser au bal, & rien de *si absurde* que d'y venir à cette intention, ils étoient servis à leur goût ; car à peine avoient-ils la liberté de respirer. Du reste, le lieu étoit magnifique ; c'étoit une enfilade de grandes pieces meublées superbement, dont quelques-unes étoient destinées à toutes sortes de ces jeux inventés pour se ruiner, & auxquels on se livroit en ce temps-là avec une fureur qui déshonorait l'humanité. La rage extrême de ceux qui perdoient, & les transports insensés de ceux qui jouoient

heureusement, formoient un tableau utile qui tenoit les gens sensés en garde contre un égarement aussi dangereux.

Dans les salles à danser, on voyoit une foule innombrable de masques des deux sexes, habillés magnifiquement, & qui présentoient le coup d'œil le plus brillant & le plus diversifié. Angola & Almaïr y arriverent, pour la décence, à deux heures après minuit. Ils eurent beaucoup de peine à percer. Enfin, après mille travaux, ils parvinrent à une piece où la compagnie étoit un peu plus choisie. Ils s'approcherent & virent une troupe de masques, parmi lesquels ils crurent reconnoître la Reine & Luzéide qui dansoient *le carillon de Dunkerque*. Angola s'étoit informé de la façon dont seroit masquée Luzéide. On l'avoit averti qu'elle seroit *en blanc avec des réseaux d'or*. Il se mit derriere une femme vêtue de cette façon, qui étoit de la contredance, & lui débita beaucoup de *fadaïses* dans cet aimable *fausset* qui étoit consacré pour le bal,

& qu'il entendoit parfaitement. Elle y répondit dans le même goût, *le lutina* beaucoup, le trouva insupportable, se plaignit *de sa folie outrée*, lui leva plusieurs fois le taffetas de son masque, lui fit quelques-unes de ces questions qu'on applique à tout le monde, le reconnut, n'en fit pas semblant, *joua la personne déroutée*, feignit d'être ennuyée *au possible de lui & de ses propos*; & après la contredanse, le tira à part pour le gronder de ses persécutions, & bien résolue dans le fond à *s'exposer à de plus essentielles*.

Ils se retirèrent ensemble dans un coin, & Angola, persuadé que c'étoit Luzéide, l'assura qu'il la connoissoit, & la conjura de se démasquer. Il lui jura que son cœur ne pouvoit le tromper, & y joignit les protestations d'amour les plus tendres dont il put s'aviser. Le masque les recevoit avec une froideur dont il étoit surpris. Il redoubla ses instances pour la faire démasquer; mais quelle fut sa surprise lorsque s'étant

rendue à ses persécutions, elle défit son masque, & offrit à ses yeux, au lieu des traits de Luzéide, ceux de Clénire, à laquelle il ne songeoit nullement ! Il fut un instant *pétrifié* ; mais il avoit trop de *mode*, & par conséquent trop de fourberie, pour ne pas réparer promptement sa faute. Ingrat, lui dit-elle, en jettant sur lui des regards remplis d'amour & de colere, c'est donc là le prix de mes bontés, & ce seroit peu pour toi de me trahir lâchement, si tu n'y ajoutois encore le plaisir cruel de me rendre témoin de ta perfidie. Elle se leva brusquement, & voulut le quitter, lorsqu'Angola, qui avoit eu le temps de se remettre, fit un éclat de rire si peu ménagé, qu'elle put le prendre pour une nouvelle insulte. Sa fureur augmentoit, lorsque le Prince l'arrêtoit avec un souris malin : Avouez que je vous ai fait payer bien cher la peine que j'ai eue à vous faire démasquer. Je vous avois reconnue *dans la minute* ; & pour me venger de votre obstination,

j'ai imaginé de feindre de vous prendre pour Luzéide, à qui je viens de parler dans l'instant, & que j'ai laissée dans une autre salle. Au reste, je me réjouis de vous avoir fait cette *mauvaise plaisanterie*, puisqu'elle a servi à me prouver combien ma perte vous seroit sensible, & la satisfaction qu'elle me cause m'empêche de me repentir du chagrin qu'elle a pu vous donner. Que vous connoissiez bien ma foiblesse, reprit Clénire, & qu'il vous est aisé d'abuser un cœur qui n'est que trop porté à vous croire innocent ! Mais, *quelle idée*, dit Angola ! Pourquoi vous mettre des choses semblables en tête ? *Au vrai*, je vous aime beaucoup ; croyez-en mes transports, continua-t-elle en s'approchant d'elle, plus que mes discours : ils sont extrêmes, & je desirerois que vous pussiez les partager. Vous n'en faites parade peut-être, dit Clénire, que parce que le lieu & notre situation m'empêchent de m'en vanter, & je crois que Luzéide seule peut

peut se flatter de les exciter. Effets surprenans de la vanité, & des excès où elle entraîne les jeunes gens ! Il est constant qu'Angola adoroit Luzéide, & qu'il n'avoit plus pour Clénire que ces sentimens affectueux, mais languissans, qu'on a pour une femme qui nous a comblé de ses plus cheres faveurs, & qui n'a point eu avec nous de mauvais procédés. Cependant le discours de Clénire lui parut une plaisanterie *cruelle* & insupportable, qui lui fit oublier ses remords & ses sermens. Il se connoissoit des raisons capables de la convaincre, il *les mit en avant* en les couvrant d'un voile favorable qui en diminueoit l'éclat *éblouissant*, sans leur ôter rien de leur force. Il auroit tenté vainement d'en rendre les conséquences utiles à tous deux : dans l'impossibilité d'y réussir, il gagna assez sur la tendresse de Clénire pour l'engager à se convaincre par elle-même de la vérité. En vain vouloit-elle se refuser à des raisons aussi *palpables*, elle commença

à s'y prêter avec une complaisance distraite. Elle ne put révoquer en doute une évidence aussi constatée. Bientôt un mouvement de générosité & l'envie de faire éclater son désintéressement aux yeux d'Angola, l'obligea de continuer ses bons procédés. Elle voulut même par un excès de délicatesse, voir à quoi cela aboutiroit. Le Prince n'abusa point de sa patience : ses raisons étoient bonnes, la présence de Clénire leur donnoit une nouvelle ardeur ; bientôt elles attirèrent toute son attention, & l'obligèrent enfin de se rendre à leur énergie, regrettant amèrement de ne pouvoir pas lui en opposer de semblables.

Le Prince lui témoigna sa reconnaissance dans les termes les plus forts. Il ne pouvoit assez louer l'intégrité & le désintéressement qu'elle avoit fait paroître dans la discussion de leurs intérêts. Il passa encore quelque temps avec elle, & acheva de remettre le calme dans son esprit. Ensuite ils se leverent,

& rentrèrent dans la foule , elle tâchant à se persuader qu'elle étoit aimée ; & le Prince accablé de remords du passé & plein d'inquiétude pour l'avenir , fut faire ses efforts pour découvrir Luzéide. Il y parvint aisément , elle étoit démasquée , & dansoit un menuet avec le Génie. Angola fut charmé de sa grace & de sa justesse. Quoiqu'on jouât le menuet de *Cupis* , elle ne perdoit pas un instant la mesure , & faisoit le pas de *Marcel* avec une précision singulière. Un *domino* blanc garni de rezeaux d'or , une coëffure dans le même goût , beaucoup de diamans , une frisure d'une élégance parfaite , un goût infini répandu dans son ajustement , relevoient infiniment sa beauté. Quant au Génie , il n'étoit là que pour servir d'ombre au tableau. Le Prince attendit avec impatience de pouvoir danser avec elle. Ils demandèrent le menuet de *Lavau* , & ils s'en acquitterent de façon à s'attirer les applaudissemens de l'assemblée. Quand ils eurent fini , la Princesse lui

prit le bras pour faire quelques tours de salle, & le Prince profita de ce temps pour ce qu'il avoit médité. Que je paierai bien cher, Madame, lui dit-il d'une voix basse, les doux momens que je passe avec vous, & qu'ils vont être suivis de peines bien cruelles ! J'ai appris les prétentions du Génie, & je ne puis assez redouter leur réussite. Elles pourroient en être fort éloignées, dit Luzéide, & son caractère odieux ne seroit peut-être pas le plus grand obstacle qu'il rencontreroit. Qu'il est heureux, reprit Angola, de pouvoir montrer hardiment son amour, tandis qu'obligé de garder un silence cruel, je languis sans oser concevoir la moindre espérance ! N'enviez pas sa situation, dit la Princesse, je vous haïrois, & je sens qu'un pareil sentiment me coûteroit trop s'il devoit vous regarder. En parlant ainsi, ils se trouverent insensiblement dans une salle assez déserte. Ils remirent leurs masques pour être plus libres, & ne croyant pas être observés,

ils continuerent leur conversation dans leur ton de voix naturel , sans se servir du *fausset* usité dans le bal.

Vous auriez de la peine à me haïr , dit Angola en continuant leur conversation : Ah ! Madame , l'ardeur de mes sentimens mérite quelque chose de plus ; c'est de l'amour seul qui peut payer une passion aussi parfaite que la mienne , mais vous faites gloire d'une insensibilité cruelle qui met le comble à mes malheurs. Vous mériteriez pour vous punir que je vous le laissasse croire , répondit Luzéide. Votre cœur est bien libre , puisque vous êtes encore maîtresse de vous déterminer , reprit Angola ; le mien est dans un état bien différent : je vous adore , je vous perds sans pouvoir y remédier , je ne puis mériter votre tendresse : que de maux réunis ! & comment ne pas y succomber ? Le Prince , en parlant ainsi , laissoit tomber quelques larmes ; le cœur agissoit , & son expression étoit trop vraie pour ne pas attendrir. Pourquoi

me montrer ce désespoir , dit Luzéide d'un ton ému ? Les dispositions de mon cœur ne me parlent que trop pour vous , peut-être devrois-je y résister davantage : rendez-vous digne d'un penchant si favorable , & ne craignez point la concurrence du Génie , le sort le plus affreux me paroîtroit agréable , plutôt que d'être unie à lui. Permettez donc , dit le Prince , que je fasse pressentir la Reine sur notre hymen , c'est l'objet de tous mes vœux , & laissez-moi espérer qu'en attendant le succès de mes soins , vous écouterez l'inclination qui vous parle en ma faveur , & que vous résisterez à toutes les instances du Génie. Je me sens autant de haine pour lui , que de penchant pour vous , dit Luzéide en lui présentant la main : je préférerois la mort à un sort si affreux , je serai à vous , ou je ne serai à personne. Le Prince , pénétré d'une promesse aussi flatteuse , se jeta sur une de ses mains qu'il baïsa avec le plus doux transport : faveur légère , mais qui

avoit à ses yeux un prix bien plus grand que toutes celles qu'il avoit obtenues des autres femmes. La Princesse, quoiqu'entraînée par son penchant, se défendoit avec une retenue modeste qui en augmentoit le prix. Elle se déroba à sa tendresse, ils rentrèrent dans le baf sans soupçonner le cruel malheur dont ils étoient menacés.

Entièrement occupés d'eux-mêmes dans un entretien aussi vif, ils n'avoient point fait attention qu'ils étoient écoutés par un masque *en domino noir*, qui, retiré dans un coin, & feignant de dormir, n'avoit pas perdu un mot de leur conversation; c'étoit le terrible Génie. Il les avoit suivis dans le baf, & les premiers mots de leur conversation l'avoient intéressé assez pour chercher à être informé du reste de leur entretien. Il avoit été témoin de leur tendresse mutuelle, & de la manière odieuse & méprisante dont ils s'étoient expliqués sur son compte. Transporté de fureur, il eut beaucoup de peine à en contenir les

mouvemens ; & s'il prit assez sur lui pour se contraindre , ce fut en formant le dessein barbare qu'il exécuta dans l'instant. Le bal étoit prêt à finir , les bougies diminueoient , les Musiciens ivres ou endormis , ne faisoient plus usage de leurs instrumens. La foule étoit dissipée , tout le monde étoit démasqué , le blanc & le rouge couloient à *grands flots* sur les visages *récrépis* , & laissoient voir des peaux *livides* , *flasques* & *couperosées* , qui offroient aux yeux le spectacle dégoûtant d'une *coquetterie délabrée*. Déjà on entendoit parler de *soupes à l'oignon* & de *chapons au gros sel* , lorsque la Reine & la Princesse songerent à se retirer. Les Dames , avant que de se séparer , se firent cent complimens aussi faux que fades , louerent mutuellement leur déguisement & leur beauté , & dans le fond se trouverent *détestables* l'une & l'autre. Enfin , après toutes les *miseres* usitées en pareille occasion , la Reine partit la premiere menée par Angola.

Le Génie, qui attendoit ce moment pour exécuter son dessein, présenta la main à Luzéide. *Un équipage gris*, des gens sans livrée se présentèrent : elle y monta sans la moindre défiance. Il la mena avec la dernière diligence à la porte de la Ville : elle reconnut son malheur, & voulut pousser des cris. Il la frappa de sa baguette, la plongea dans l'assoupissement, la mit dans son char, & disparut avec elle dans les airs.

CHAPITRE XXII.

Qui mène à de grandes choses.

LE bruit de l'enlèvement de Luzéide se répandit bientôt à la Cour, & Angola ne tarda pas à en être informé. D'abord on ne fut sur qui arrêter des soupçons, mais l'absence du Génie détermina toutes les conjectures. Le Prince, transporté de fureur, courut au lo-

gis de Luzéide, & trouva ses gens dans la consternation. N'en pouvant tirer aucun éclaircissement, il fut au Palais de Makis. Tout ce qu'il put découvrir, fut que le Génie étoit absent, sans avoir mis personne au fait du mystere de son voyage. Angola désespéré, ne sachant à qui avoir recours, se rendit au Palais. Il y trouva tout le monde informé de cette cruelle aventure. On commençoit à soupçonner le Génie d'y avoir part, & on tenoit la-dessus cent discours différens qui ne satisfaisoient point l'impatience du Prince. Il se fit introduire dans le cabinet de la Reine; & se précipitant à ses genoux avec tous les transports de la douleur la plus vive : on enleve Luzéide, Madame, lui dit-il; le cruel Génie commet à vos yeux, & dans votre Cour, le crime le plus affreux : le laisserez-vous impuni, & souffrirez-vous que cette malheureuse Princesse ait réclamé, en vain votre protection ? Je connois, dit la Reine, toute la bassesse de l'action du Génie, & je don-

nerai à Luzéide le secours qu'elle est en droit d'attendre de mon amitié. Mais vous me paroissez prendre un intérêt bien vif à son malheur, & vous me faites soupçonner des choses sur lesquelles j'ai tâché de m'avengler jusqu'ici. Que me serviroit-il de vous les dissimuler davantage, dit Angola? J'adore la Princesse, & j'ose vous montrer des sentimens que vous ne devez pas désapprouver. J'aspire à être uni à elle; & vous savez que je ne pouvois me flatter du même avantage avec vous. Dans la nécessité où mon rang me met de faire un choix, j'ai consulté le penchant de mon cœur. J'espérois d'assurer mon bonheur en vous le faisant approuver; jugez de mon désespoir & de la cruelle situation où je suis. Me refuserez-vous votre secours, dit-il en embrassant ses genoux, & en versant des larmes, & pourrez-vous voir l'excès de ma douleur sans y apporter les remèdes qui sont en votre pouvoir? Voilà donc, s'écria la Reine, l'effet des cruelles pré-

dictions de Mutine. Vous vous plongez dans des malheurs que je voulois vous faire éviter, ingrat, poursuivit-elle d'un air de dépit, la possession de mon cœur ne pouvoit donc pas vous suffire ; & dans le temps que je me croyois maîtresse du vôtre, vous ne songiez qu'à me tromper. Accusez-en, lui dit Angola, la force de mon étoile, qui me fait renoncer à un sort digne d'envie, pour me livrer à une passion *malheureuse* qui ne me promet qu'un avenir funeste. Je ne puis résister à ma destinée, ne refusez point votre secours à deux malheureux amans qui attendent tout de votre appui. Vous excitez ma pitié, dit la Fée : puisque rien n'est capable de vous détourner de votre dessein, je vais vous donner les moyens de délivrer Luzéide des mains du Génie, & peut-être qu'en vous servant je mettrai le comble à vos malheurs. Partez, & suivez, sans vous détourner, le chemin de la Chine. L'essieu de votre chaise rompra à point nommé à l'endroit où
vous

vous devez vous arrêter. C'est dans ce lieu que le Génie a transporté Luzéide : il a fait jusqu'ici des efforts inutiles pour vaincre ses rigneurs. Voilà, dit-elle, une boîte à bonbons que je vous donne : il y a du *cachou*, des *pastilles ambrées du safran* & à la *violette* ; vous aurez soin de les distribuer aux monstres qui s'opposeront à votre passage, & vous vous épargnerez par-là la peine de soutenir des combats, dont le succès seroit incertain. Faites mettre dans les coffres de votre chaise quelques bouteilles d'*excellent vin de Brie*, que vous ne manquerez pas d'oublier chez le Suisse. Quant aux laquais & autres domestiques qui sont dans les appartemens, vous laisserez tomber adroitement quelques *jeux de cartes* & quelques *ponts-neufs nouveaux*, & vous vous délivrerez par-là de leur attention. Au reste, si par quelque événement imprévu vous aviez besoin de mon assistance, vous n'aurez qu'à m'appeller à votre secours, mais que ce ne soit qu'à la dernière ex-

trémité. Le Destin a ordonné que je ne pourrai vous secourir qu'une fois ; & si vous avez recours à moi pour quelque occasion légère, je vous déclare que vous rendrez inutile toute ma bonne volonté, & que vous perdrez à jamais la malheureuse Luzéide. Une raison si importante vous empêchera sans doute d'implorer mon aide légèrement, & de me mettre dans le cas des Fées mes compagnes, qui ne vont jamais au secours des Princes que pour leur aider à dire ou à faire des sottises, & partager le ridicule dont ils se couvrent. La Reine, après ce discours, embrassa tendrement le Prince : il prit congé d'elle ; il fut se déshabiller chez lui, monta dans sa *dolente*, se mit au lit, prit un bouillon, ordonna qu'on partît.

Son voyage fut heureux, il dormit tout d'un somme, & ne fut point *cahoté*. Dans ce temps les chemins étoient admirables dans tout le Royaume : les Intendants de la Reine y tenoient la

main avec beaucoup d'exactitude ; aussi étoient-ils tous pauvres , & on ne pouvoit se lasser d'admirer leur probité & leur désintéressement : il eut même de bons chevaux de poste , & fut servi exactement , ce qu'on aura peine à croire. Enfin , après avoir marché plusieurs jours , il arriva une après-midi à la vue d'une assez jolie Ville. L'essieu de la chaise se rompit en arrivant à la porte : il ne manqua pas de gronder beaucoup son valet - de - chambre ; & après avoir donné des ordres pour qu'elle fût prête dans l'instant , il se mit à la toilette , & fit monter le maître de la maison , pour prendre de lui quelques éclaircissemens. Monseigneur , lui dit le maître (qui n'avoit pas manqué de questionner les domestiques du Prince , qui lui en avoient dit plus qu'il n'en vouloit savoir) , c'est ici une des maisons de plaifance du puissant Génie Makis : il passe en cette Ville une partie de la belle saison : il y est arrivé il y a quelques jours avec une jeune personne

qui avoit l'air fort affligée : il la dérobe aux regards de tout le monde ; & pour ôter toute l'envie de la voir , il a rempli les cours de son château de griffons , d'autruches , de loups - garoux & de *coqsignes* , qui en défendent l'entrée. Cependant je suis persuadé qu'une pareille précaution ne peut pas regarder un homme de votre rang , & je crois qu'en vous faisant annoncer vous y serez reçu au mieux. Il entama ensuite une longue conversation pour raconter au Prince toutes les *espiégleries* du Génie. Angola s'étant défait de lui avec beaucoup de peine , s'avança vers le château.

Arrivé à la porte , il demanda si le Génie étoit visible. Le Suisse , à moitié ivre , lui répondit qu'il n'y avoit personne ; mais le valet-de-chambre qui le suivoit ayant dit tout bas le rang de son maître , & laissé voir adroitement quelques bouteilles cachetées qu'il portoit avec lui , le Suisse , gagné par une si puissante amorce , lui demanda pardon , & tout de suite il *siffla* , & le Prince s'a-

vança dans la cour. Il rencontra sur son passage les monstres différens dont on lui avoit parlé ; il ne manqua pas de leur distribuer ses bonbons , & ils ne manquèrent point de se jeter dessus , sur-tout ils firent grande fête aux *pastilles ambrées* ; car la fureur de la mode avoit passé jusqu'à eux. Il parvint aux appartemens par un très-bel escalier ; & arrivé dans l'antichambre , il rencontra une foule de laquais qui le regarderent sous le nez , le chapeau sur la tête. Il laissa tomber adroitement les *jeux de cartes* & les *ponts-neufs* nouveaux , qui furent ramassés dans l'instant , & devinrent l'objet de l'attention de toute l'assistance ; de sorte que personne ne répondit à ses questions ; il ne s'en trouva pas un de qui il pût obtenir de l'annoncer , & il fut obligé d'entrer tout de suite. Il traversa une longue cafilade d'appartemens très-bien meublés , & garnis de portraits des ancêtres du Génie , qui étoient tous *censés* avoir été les plus grands hommes de leur

temps. Makis étoit fort rigide sur sa noblesse, & faisoit gloire de la mettre à *Malte* & dans tous les *Chapitres*. Enfin il parvint à la pièce du fond, & s'étant débarrassé avec peine de plusieurs portières mises l'une sur l'autre, il s'introduisit dans la chambre. Trois ou quatre chiens vinrent l'aboyer & lui sauter aux jambes. Après avoir fait le tour d'un paravent immense, il aperçut Luzéide couchée dans une chaise longue, & plongée dans le dernier abattement. Elle fit un cri mêlé de surprise & de joie. Quoi ! c'est vous, lui dit-elle d'une voix touchante : par quel heureux hasard avez-vous pu percer jusqu'à mon appartement, sans succomber aux périls qui en défendent l'entrée ? Quels dangers n'aurois-je pas bravé, dit le Prince attendri, & se précipitant à ses genoux, pour vous soustraire à la tyrannie d'un barbare ! Je laverai sa perfidie dans son sang, & son pouvoir immense ne peut le soustraire à ma fureur. Toute votre valeur vous seroit inutile, cher Prince, dit Lu-

zéide, & ne serviroit qu'à hâter nos malheurs. J'ai eu les plus cruelles persécutions à essuyer de la part du Génie. Son absence me laisse enfin quelques momens de repos : il est parti pour se rendre dans le Ginnistan, à une assemblée où il est obligé d'assister, & il m'a avertie de me disposer à répondre à sa flamme à son retour, mais la mort la plus cruelle ne sauroit me faire manquer à la foi que je vous ai donnée : vous seul aurez mon cœur & ma main. Je saurai vous délivrer de ces inquiétudes, dit le Prince. J'ai pénétré jusqu'à votre appartement, & j'ai surmonté tous les obstacles par le secours de Lumineuse. Il lui raconta en même temps comment il s'étoit délivré des monstres & des domestiques du Génie. La Reine, poursuivait-il, est instruite de nos sentimens mutuels, elle donnera aisément la main à notre union. Partons, Madame, dans l'instant : ma chaise va être prête ; nous pouvons feindre une promenade dans les jardins, & nous dérober à la vigilance

de ceux qui vous gardent. Le Prince , pendant cette conversation , s'étoit assis sur un fauteuil auprès du lit de repos de Luzéide , & il tomba , sans le savoir , dans un piège que le Génie avoit tendu. Comptant fort peu sur la Princesse , & d'ailleurs généralement prévenu contre les femmes , il avoit jugé à propos , avant de s'éloigner d'elle , de s'assurer de sa fidélité par un moyen puissant qui pût tranquilliser sa défiance. Il avoit composé un talisman , dont l'effet devoit être fort singulier. Il s'étoit servi à cet effet *de quelques odes nouvelles , de deux volumes du mercure & de deux panégryriques* ; & après les conjurations nécessaires , il y avoit attaché une vertu soporifique , qui ne devoit faire son effet que dans l'instant où l'amant , autorisé par l'aveu de sa maîtresse , voudroit achever son bonheur , un assoupissement profond devoit interrompre ses tendres caresses , & se renouveler toutes les fois qu'il voudroit tenter la même entreprise. Le Prince s'assit sur le taliman

sans le savoir , & dans l'instant (telle étoit la force des choses qui le composoient) , quoiqu'il fût au milieu d'une phrase fort tendre qu'il adressoit à Luzéide , il bâilla trois fois , & ses yeux s'appesantirent. La Princesse l'attribua à la fatigue du voyage. Il lui réitéra ses instances pour l'obliger à partir , & elle y consentit enfin , pressée par l'amour qu'elle ressentoit pour lui , & par la crainte que le Génie lui avoit inspirée. Elle sortit en *petite robe* comme elle étoit , & *en mules* ; à peine se donna-t-elle le temps de jeter sur ses épaules un *mantelet couleur de rose doublé de martre*. Ils traversèrent les salles. Les laquais & les femmes-de-chambre , occupés à leur jeu & à leurs chansons , ne s'opposèrent point à leur passage. Ils descendirent & firent quelques tours de jardin. De-là ils se rendirent dans la cour ; & ayant trouvé les mêmes monstres , qui avoient toujours *le même appetit* , il leur distribua le reste de sa provision de bonbons , qu'ils eurent bientôt

expédiés. *Ils auroient, je crois, avalé toute la rue des Lombards.* Le Prince ne leur donna pas le temps de se reposer, & ayant trouvé les suisses dans leur état ordinaire, c'est-à-dire un peu plus que *mort-ivres*, ils sortirent heureusement. La chaise du Prince se trouva raccommodée, & fut l'attendre à la porte de la Ville. Ils furent la rejoindre par des chemins détournés; & étant montés dedans, ils prirent avec rapidité le chemin des Etats de Lumineuse.

C H A P I T R E X X I I I .

Noces sans effet, ressource de l'amour-propre.

L'AMOUR du Prince qui, pour cette fois, se trouva accompagné de respect, l'empêcha de se mettre dans le cas de connoître le sort fatal que le talisman lui avoit jeté. Après un voyage passé agréablement, & s'être donné toutes les

marques innocentes d'une véritable tendresse, ils arriverent à la Cour de Lumineuse, & y furent reçus avec tous les transports de joie la plus vive. La Fée leur fit des caresses infinies, quoiqu'elle ne pût perdre le cœur du Prince sans regret. L'impossibilité de le conserver, & la joie de voir une union aussi-bien assortie, lui firent prendre son parti en femme raisonnable. Elle fit beaucoup de questions à Luzéide sur les persécutions qu'elle avoit dû essuyer du Génie, & lui parla avec amitié de son inclination pour le Prince, qu'elle témoigna approuver beaucoup. Angola profita des dispositions favorables qu'elle lui montrait, & la pria de vouloir bien hâter leur bonheur mutuel, en les unissant par des liens indissolubles. Je ne m'oppose point à votre satisfaction, dit la Fée, mais je crains quelque revers fatal, suite des prédictions de Mutine. Vous n'avez point encore atteint l'âge auquel les destinées ont fixé la fin de vos malheurs. Différez, si vous m'en croyez,

modérez vos empressements , & ne formez pas un hymen sous de malheureux auspices. Quel plaisir prenez-vous , dit Angola , à me causer de nouvelles peines , & quelle foi devons-nous ajouter à des prédictions vagues , que la colère a dictées à une femme plutôt qu'une science certaine de l'avenir ?

Ne retardez pas davantage mon bonheur , Madame , continua-t-il , & daignez fixer le jour heureux qui doit combler tous mes desirs. Lumineuse ne put résister à tant d'instances , & elle donna ses ordres pour les préparatifs du mariage & les fêtes qui devoient les suivre. On envoya demander le consentement du Roi Erzeb-can , & du pere de Luzéide , qu'ils donnerent avec plaisir , charmés réciproquement de l'alliance qu'ils contractoient. Enfin l'heureux jour arriva qui devoit couronner la tendresse de ces deux amans. La Reine , les deux Epoux & toute la Cour se rendirent au Temple , couverts des habillemens les plus superbes. Ils furent unis aux
acclamations

acclamations de tout le peuple. On remarqua seulement que le Prince répandit de l'encre en signant son nom, & qu'il donna la bague à Luzéide de la main gauche; mais quoique ces présages fussent terribles, tout le monde chercha à s'étourdir là-dessus, & on ne songea qu'à se livrer aux divertissemens qui se pratiquent dans ces sortes d'occasions. Le Prince jettoit des regards ardens, à la dérobée, sur Luzéide, & il auroit bien voulu se procurer un quart-d'heure d'entretien avec elle pendant la journée; mais l'étiquette du pays ne permettoit pas *ces sortes d'éclipses*, & il fut forcé d'attendre avec impatience que la nuit lui permît de se livrer à ses transports. Il reçut les complimens d'Almaïr sur son mariage. Ils ressembloient plutôt à des complimens de *condolérance* qu'à des félicitations. Il ne put s'offenser de cette agréable plaisanterie, ni blâmer une façon de penser qui avoit été long-temps la sienne. Il fut le premier à badiner avec lui sur son chan-

gement , & à lui faire part de son impatience.

Le soir on fit un *cavagnol* , & le Prince , qui aimoit ce jeu à la fureur , joua avec une distraction qui fut remarquée par Luzéide , & qui la plongea dans un état pareil. Il soupa peu , contre sa coutume , ce qui apprêta à rire aux plaisans de la Cour. Les époux furent obligés de paroître au bal , & même de se masquer. Il résista longtemps , & ne voulut jamais se mettre autrement qu'en *chauvesouris*. Il trouva le bal mal éclairé , l'orchestre détestable , les *menuets ennuyeux* , les *contredanses insipides* , tous les masques gauches & mal vêtus. Un masque voulut s'aviser , pour divertir son Altesse , de danser *la Mariée*. Le Prince , qui craignoit tout ce qui pouvoit prolonger la séance , & qui d'ailleurs ne se rappelloit pas d'avoir entendu cet air depuis qu'il étoit au monde , demanda ce que c'étoit ; & l'ayant appris , il lui prit envie d'envoyer le masque à *la Bastille*.

repasser les pas de sa danse. Enfin , mi-nuit étant arrivé , heureusement pour lui & pour la compagnie , qui l'ennuyoit fort , il disparut avec Luzéide , & ils se retirèrent dans leur appartement pour s'y livrer aux douceurs qu'il y attendoient. Angola & Luzéide furent accompagnés par la Reine & les principaux de la Cour , qui leur prodiguerent les fades plaisanteries usitées en pareille occasion , & qui sont faites pour impatienter les gens les plus retenus. Aussi le Prince n'y tenoit pas , & étoit prêt à les mettre dehors par les épaules , quand Lumineuse , s'apercevant de son impatience , se retira en leur souhaitant une heureuse nuit , & toute la Cour suivit son exemple. Angola renvoya à l'instant les femmes destinées à déshabiller la Princesse. Il se chargea volontiers de ce soin , & ferma les verrouils pour se mettre à l'abri de tous les bavardages dont ils eussent été accablés. Enfin , se voyant libre de se livrer à sa tendresse , il s'approcha

de Luzéide avec empressement , & com-
mença à la déshabiller avec une précipi-
tation dont ses dentelles & ses ha-
billemens se ressentirent , & qui la
fata peut-être davantage que le sang
froid le plus réfléchi. Il interrompit à
chaque instant son ouvrage pour l'ac-
cabler de caresses. L'amour & la pudeur
combattoient dans le cœur de la Prin-
cesse , mais le premier étoit plus fort
que l'autre , & étoit prêt à l'anéantir
absolument. Bientôt il la mit dans un
état où elle ne pouvoit lui cacher quel-
ques charmes sans lui en laisser voir
d'autres. Il ne se rassasioit point de les
admirer : il la baisoit & la serroit avec
emportement. Enfin , l'ayant absolu-
ment déshabillée , il la porta avec ra-
pidité dans le lit ; & s'étant défait de
ses habits avec une promptitude extrê-
me , il se précipita auprès d'elle , & se
livra à toute la violence des transports
qui l'agitoient.

Son amour éclata d'abord par les plus
tendres caresses ; & Luzéide , comme

enhardie par l'obscurité, s'y abandonnoit avec complaisance, & les lui rendoit avec vivacité. Il parcourut des charmes adorables dont la possession lui étoit assurée. Luzeide, en proie à des desirs inconnus, ne faisoit plus qu'une légère résistance, & sembloit attendre des éclaircissements sur bien des choses qui lui paroissoient assez singulières pour mériter sa curiosité. Déjà ces deux amans, unis étroitement l'un à l'autre, n'avoient plus la force que de pousser des soupirs confus. Angola enflammé chercha à rompre cet obstacle aimable qu'on seroit bien fâché de ne pas trouver; mais à la première tentative qu'il fit pour le surmonter, un assoupissement subit s'empara de ses sens. Il abandonna Luzeide, qu'il tenoit serrée dans ses bras. Il resta auprès d'elle & enseveli dans un profond silence.

Cet événement imprévu surprit la Princesse. En vain voulut-elle l'attribuer aux fatigues de la journée, elle sentoit

bien qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans un changement aussi subit. Sans être éclairée sur ces sortes de matieres, le Prince lui avoit fait voir des transports qu'elle ne trouvoit point du tout compatibles avec la fatigue & le sommeil ; & sans savoir précisément à quoi ils devoient aboutir, elle imaginoit en gros que s'ils devoient être suivis du repos, ils devoient auparavant servir à des choses qui, à vue de pays, les mettoient dans le cas de les mériter. Il lui fut même aisé de reconnoître que le sommeil du Prince ne les avoit pas absolument anéantis, & qu'il s'étoit endormi sur ses lauriers. Elle passa un temps considérable à peser toutes ces choses dans son esprit, & elle n'étoit pas encore bien d'accord avec elle-même, quand Angola s'éveilla. D'abord il ne pouvoit concevoir ce qui lui étoit arrivé ; & sa surprise ne diminua point quand il se fut procuré quelques éclaircissemens. Sans être avantageux, il se connoissoit des qualités qui ne qua-

droient point du tout avec une semblable aventure. Il se perdoit dans les idées que cela lui faisoit naître. Forcé enfin de rejeter cet incident sur la fatigue de la journée & du bal, il chercha à réparer avantageusement le temps qu'il avoit perdu si mal-à-propos. Ses transports étoient les mêmes. Il accabloit Luzéide des caresses les plus vives, & il la mettoit dans le cas de tout espérer de ces favorables dispositions. Il étoit même *dans le cas d'oser sans fauité* s'en promettre les plus heureuses suites. Enflammé de ses préludes charmans, plus piquans peut-être que le plaisir même, il parvint avec la même vivacité jusqu'aux obstacles qu'il n'avoit pas eu le temps de surmonter. Quel est mon bonheur, dit-il d'une voix étouffée ! Recevez, ma chere Princesse, des marques d'un amour que rien n'est capable de. A ces mots, la parole expira sur ses levres, les forces lui manquerent ; il retomba dans l'assoupissement le plus profond. Luzéide *confon-*

due de ce nouvel accident, & frustrée de certaines espérances confuses, qu'elle n'osoit encore démêler, eut besoin de toute sa grandeur d'ame pour soutenir ce terrible revers. Elle resta quelque temps abymée dans une rêverie triste & funeste. Enfin, craignant que ces assoupissemens réitérés ne fussent les symptômes de quelqu'indisposition, elle prit assez sur sa modestie pour oser réveiller le Prince. Votre état m'inquiète, mon cher Angola, lui dit-elle en l'éveillant; votre sommeil ne me paroît point du tout naturel, ou je serois fort trompée, ou vous ne vous y entendez pas vous-même dans de certaines circonstances. Ah! ma chère Princesse, dit Angola en se réveillant, l'ardeur de mon amour devroit me mettre à l'abri de pareils événemens. Si c'étoit l'ouvrage de la nature, vous voyez que je n'ai point de reproches à lui faire. Un destin barbare nous poursuit, & les obstacles qui nous séparent sont au-dessus de nos forces; mais rien n'est capable de ralentir mon

ardeur , poursuivit-il en lui prodiguant de nouvelles caresses , & je veux achever de me rendre certain de ma perte , ou n'épargner rien pour mériter mon bonheur. Bientôt il se retrouva au point fatal où il avoit échoué. La Princesse , pour remplir scrupuleusement ses devoirs , n'épargnoit rien pour lui donner *des facilités* qui lui auroient paru *injurieuses* dans une autre occasion. Un mouvement plus fort que lui l'approcha de son bonheur , & précipita son infortune. Saisi de nouveau d'un assoupissement fatal , il s'endormit sur *des lauriers qu'il n'avoit pas encore cueillis*. Il se réveilla peu de temps après pour se livrer aux transports de la rage. Trop certain de son malheur , & ne sachant à quoi l'attribuer , puisqu'il avoit tout lieu de *se féliciter de certains côtés* , il chercha vainement dans son esprit les causes de son désastre , & le moyen de le réparer. *Ses exploits passés* revenoient à sa mémoire , & augmentoient l'amertume de ses sentimens. Par quel

sort affreux, s'écrioit-il, suis-je si différent de moi-même dans une occasion où j'eusse voulu me surpasser ? Hymen fatal que devoit éclairer l'amour le plus ardent, & où ont présidé les noires furies ! Son désespoir étoit monté à un si haut point *par l'humiliation qui est attachée à ces sortes d'aventures*, que la Princesse se vit obligée de faire tous ses efforts pour le consoler. Ses bontés aigrissoient les malheurs d'Angola. Cependant il étoit trop reconnoissant pour ne pas essayer encore de les mériter. La Princesse se prêta à ses entreprises avec une *défiance* qui fut justifiée par l'événement. Elles furent suivies du même succès, & la nuit entière se passa dans des *vicissitudes* de cette espèce. Le jour les surprit plongés dans une rêverie amère. Luzéide, persuadée de l'amour du Prince, & convaincue d'ailleurs sur *certain points* qui parloient en sa faveur, sentoit une pitié tendre pour des malheurs qu'il paroissoit mériter si peu ; & le Prince, confus de son aven-

ture, qu'il comparoit à ses triomphes passés, avoit besoin de toute sa modération pour mettre un frein à sa douleur. L'heure du lever étant arrivée on entra dans leur appartement, & ils furent accablés d'un déluge de fades plaisanteries, que le Prince reçut avec un air sombre, qui fut regardé par les agréables de la Cour comme une suite infaillible du mariage. Pour l'embarras qu'on remarqua dans Luzéide, c'étoit une chose toute simple qui ne fit rien soupçonner, & qu'on augmenta encore par mille questions plaisantes qui paroissent l'intriguer d'autant plus, qu'elle étoit moins *dans le cas* d'y répondre. Almaïr vint aussi leur faire sa cour. Dès que le Prince l'apperçut, il l'appella; & le tirant à part avec des yeux où la douleur & la rage étoient peintes: Vous me voyez furieux, lui dit-il, & hors de moi-même par l'aventure la plus inouïe. Il lui raconta en même-temps tous les événemens de la nuit dernière. Vous me connoissez, lui dit-il,

& vous savez que ma réputation est faite de *certain côté*, de façon à pouvoir aller *tête levée*. Est-il rien de plus cruel que ce qui m'arrive vis-à-vis d'une femme que j'adore, & à qui j'aurois voulu le moins *manquer*? Je suis anéanti, dit Almaïr, *des faits* que vous me racontez. Il est cependant consolant de n'avoir rien à se reprocher dans de *certain cas*, mais c'est qu'il y a des *esprits mal faits*, & qu'un assoupissement qui paroîtroit *extrêmement* simple après trois mois de mariage, perdrait un galant homme de réputation dans cette circonstance - ci. Pour moi, *cela me passe*; d'autant que vous me dites que *votre gloire s'est soutenue d'ailleurs*. Oh pour cela, dit le Prince, j'ai l'esprit bien tranquille là-dessus, & je me rappelle peu d'occasions dans ma vie où j'aie pu me promettre plus de triomphe. Ecoutez, dit Almaïr, où je suis bien trompé, *ou il y a du Makis dans tout ceci*. Voyez la Reine, & qu'elle vous conseille ce que vous avez à faire. Ne perdez

perdez point de temps, les choses qui regardent *aussi essentiellement la réputation* ne souffrent aucun délai. Le Prince, selon ses conseils, se rendit chez la Reine. Il lui demanda un entretien particulier, & il étoit en peine en quels termes lui raconter *sa disgrâce*, lorsqu'elle le prévint. Je fais vos malheurs, lui dit-elle : ce matin j'ai consulté mes livres pour connoître les auspices sous lesquels votre hymen a été formé, & quelles en feroient les suites; j'y ai découvert le sort cruel qui vous poursuit. La vindicative Mutine & le cruel Makis causent votre désastre, & je n'y sai qu'un seul remède. Le voici :

Dans l'Arabie heureuse, il demeure un Génie, nommé Moka : il possède une liqueur mystérieuse qui a la force de venir à bout des assoupissemens les plus opiniâtres. Il se prêtera à votre guérison, pourvu que vous souteniez l'épreuve qui y est jointe. La Princesse doit vous accompagner, afin que vous puissiez, avant que de sortir de son

Palais, vous convaincre de votre guérison. Partez sans différer, & comptez sur mon amitié. J'espère dans peu vous revoir dans une situation plus tranquille. Le Prince la remercia beaucoup de ses bontés; & après avoir pris quelques éclaircissemens nécessaires pour son voyage, il fut rejoindre la Princesse, & disposer tout pour leur départ.

Ils prirent la poste le même jour, & firent une extrême diligence. Toutes les nuits qu'ils couchèrent en chemin ne se passèrent point sans qu'Angola éprouvât de nouveau jusqu'où pouvoit aller la rigueur de sa destinée; mais cela ne lui réussit pas mieux, & ils arrivèrent enfin très-las mutuellement de ces sortes d'épreuves, & très-aisés de les voir prêts à finir.



CHAPITRE XXIV.

*Remede pire que le mal. Commencement
des malheurs, & fin de l'histoire.*

LA ville où le Génie Moka faisoit sa résidence étoit riante & fort bien peuplée. L'usage que les habitans faisoient de cette liqueur bienfaisante leur donnoit un air vif & léger. Le Génie seul, il est vrai, avoit le pouvoir d'y attacher une vertu secrète, telle qu'elle étoit nécessaire pour guérir l'infirmité d'Angola; mais ses sujets en faisoient usage pour éloigner le sommeil qu'ils regardoient comme un temps dérobé aux plaisirs. La ville n'étoit presque remplie que d'endroits où on débitoit cette agréable boisson, & c'étoit le rendez-vous des gens de toutes especes. On y voyoit de vieux Seigneurs ruinés qui passoient leur vie à fronder le Gouvernement & les Ministres, & à regretter

le temps passé, où le mérite étoit récompensé avec plus de soin. D'un autre côté, c'étoient des Nouvellistes & des Politiques qui pacifioient, & trouvoient des moyens infailibles pour concilier les intérêts des Princes. Ils débitoient du plus grand sang froid des nouvelles *apocriphes* qui prenoient naissance dans leur imagination *creuse & dérangée*, & qu'ils finissoient par croire à force de les débiter. Ils mettoient des Isles en Terre-ferme, faisoient passer le Gange en Egypte, faisoient battre des armées qui étoient à cent lieues l'une de l'autre, & qui ne devoient jamais se rencontrer, & étoient prêts à se prendre aux cheveux pour des querelles imaginaires qu'ils attribuoient à des Princes qui auroient fort peu récompensé leur zèle. On y voyoit de ces Abbés sans bénéfice, de ces Magistrats sans charge, à qui il ne restoit de leur état passé, que le *caractere d'inutilité* qu'ils en avoient conservé, & qu'ils avoient grand soin d'entretenir par une vie qui répondoit

à leurs inclinations. On y voyoit beaucoup d'Officiers réformés qui avoient sauvé quelques lambeaux de leur corps des fureurs de la guerre, & en avoient à peine rapporté de quoi les couvrir. Ils passotent le reste de leur vie à *traîner leurs bequilles*, & à manger une modique pension, en disant *pis que pendre* de ceux qui la leur donnoient. Quelques-uns de ces endroits étoient affectés à des gens *soi-disants* beaux esprits, qui s'arrogeoient le droit de juger de tous les ouvrages nouveaux. Malheureusement pour eux le public prenoit comme à tâche de casser toutes leurs décisions. Cela n'empêchoit pas qu'ils ne fussent maîtres dans leur tribunal. Ils avoient *des poulmons admirables*, & malheur à qui vouloit disputer avec eux. Il est vrai qu'ils avoient le talent singulier de ne rien dire en parlant beaucoup; mais en revanche, *ils hurloient les sophismes & les paradoxes*, mettoient le poingsous le nez à la raison, décidoient de tout sans juger de rien, excitoient un vacarme

& une dispute *classique*, qui mettoient en fuite les gens assez malheureux pour avoir le sens commun.

Le Prince dans un autre temps se seroit fort amusé d'un *grotesque* aussi parfait ; mais occupé de son malheur & du soin de le réparer, il se fit conduire au Palais du Génie, à qui il exposa en peu de mots son état & le secours qu'il attendoit de lui. Moka le reçut avec un sérieux affecté, au travers duquel perçoit un souris malin. Vous me paroissez fatigué, lui dit-il, & hors d'état de soutenir le remède : je vous conseille d'aller vous reposer, & demain je travaillerai à votre guérison. En même temps il le fit conduire dans un appartement superbe qui lui étoit destiné. On voulut mener la Princesse dans un autre, mais ils n'y voulurent pas consentir. En vain on leur représenta que rien n'étoit si *misérable* que de coucher ensemble : que cela étoit du *dernier bourgeois*, sur-tout ayant si peu de chose à y faire. Le Prince glissa sur cette mau-

vaïse plaisanterie , & ne voulut absolument point se séparer de Luzéide. On fut obligé de se rendre à leurs volontés , & ils se retirèrent dans leur appartement.

Il est nécessaire , pour l'intelligence de cette véritable histoire , de savoir que Moka étoit intime ami du Génie Makis , qui lui avoit confié ses desseins sur Luzéide , la part qu'il avoit à l'aventure du Prince & le desir qu'il avoit d'en profiter. Moka se prêta volontiers à ses desseins , & il eut peu de peine à réussir dans sa perfidie. Le Prince & Luzéide , peu après être rentrés dans leur appartement , se mirent au lit. Le Génie Makis , attentif à leurs démarches , s'étoit introduit invisiblement dans la chambre , & s'étoit caché dans une pendule. Il vit déshabiller la Princesse , & cette vue redoubla son ardeur. A peine furent-ils couchés , que se servant de son absolu pouvoir , il se plaça sur le chevet de leur lit. De là il se glissa dans l'échelle de rubans qui nouoit le corset de nuit de la Princesse , & attendoit le

moment favorable pour exécuter son infâme dessein.

Le Prince étoit ce soir là plus éveillé que de coutume : il tenoit à la Princesse les discours les plus passionnés. Elle y répondoit avec complaisance. Le moment l'emporta ; il crut être à la fin de ses malheurs. Quels transports vous me faites éprouver , dit-il en la baisant avec tendresse : leur ardeur me fait tout espérer. Daignez les partager , ma chere Princesse , poursuivit-il en les redoublant ; peut-être surmonterai-je un destin cruel. Au même instant , emporté par sa passion , il recommença les entreprises qui lui avoient si mal réussi. Arrêtez , dit Luzéide à demi vaincue , pouvez-vous oublier nos malheurs & les obstacles funestes ? Je me flate , dit le Prince.... (& en même-temps il tomba dans un sommeil profond) de les surmonter , poursuivit dans l'instant le Génie , qui reprenant son corps & se rendant sensible , se trouva naturellement à la place du Prince , & se prépara

à consommer son crime. Oui, je l'espere, poursuivit-il d'une voix entrecoupée & contrefaite, daignez recevoir les marques de l'amour le plus violent, & dans l'instant il poussa à bout ses criminelles entreprises. Il avoit succédé au Prince si adroitement, que Luzéide ne s'apperçut point de son malheur. Cher Prince, disoit-elle au Génie, croyant parler à Angola, que me faites-vous éprouver ? Quel plaisir inconnu ! L'amour seul peut l'exciter.... Le perfide Génie profita de son erreur ; il fut heureux, si on peut l'être par un crime. Il l'accabloit des plus vives caresses, qu'elle lui rendoit de bonne-foi. Enfin il passa une partie de la nuit avec elle, & se rassasia de délices. Les charmes adorables de Luzéide furent la proie d'un perfide, tandis que le malheureux Angola, plongé dans le sommeil, n'avoit aucun soupçon de son malheur. Enfin il se réveilla, & le Génie se déroba adroitement, & fut se placer dans une table de nuit, d'où il pouvoit entendre

la conversation de ces deux amans , & les soupçons cruels qui pouvoient suivre son crime. Il manquoit ce plaisir barbare à sa vengeance. Nos malheurs sont toujours les mêmes , dit Angola , & je n'ai plus d'espérance que dans le secours de Moka. Nous aurions pu nous dispenser de faire ce voyage , dit Luzéide , & les marques d'amour que j'ai reçues de vous m'en prouvent l'inutilité. Qu'elles sont légères , dit Angola , en comparaison de celles que je brûle de vous donner. Je ne sais , dit la Princesse , ce que vous réservez , mais les transports que vous me faites paroître , & que je partage depuis quelques heures sans relâche , ne me laissent pas porter mon imagination plus loin. Je ne croyois pas mériter de vous une *aussi cruelle plaisanterie* , dit le Prince , & je ne me serois jamais imaginé que vous voulussiez me rendre responsable des fautes d'un destin cruel. Que vous les avez bien réparées , reprit Luzéide , & qu'il est difficile de vous refuser un pardon que vous mé-

ritez si bien. Je craignois un sommeil dont vous avez su vous garantir ; & la tendresse que je vous ai marquée par un entier abandon de moi-même , ne sauroit assez payer la vôtre. Partons , cher Prince , & renonçons au remède de Moka , il vous est désormais inutile ; je vous croirois plutôt dans le cas d'avoir besoin du contraire, O Ciel ! qu'entens-je , dit Angola consterné ? Quel est ce mystère affreux que je ne saurois pénétrer ? Quoi , Luzéide , vous avez goûté les plaisirs de l'amour , & je les ai partagés ! Quoi , dans ce lit , témoin de la continuité de mon infortune ! Au nom des Dieux , expliquez-vous ; je ne puis croire qu'un songe , qui d'ailleurs seroit flatteur pour moi , ait pu prendre assez sur votre esprit pour produire une illusion aussi puissante. Quant à moi , il est certain que hier au soir mon amour me fit tenter ce qui m'a échoué si souvent ; que sur le point de franchir les obstacles qui m'ont toujours arrêté , un sommeil pro-

fond m'a faisi , & que je me réveille actuellement. Quoi ! dit Luzéide fondant en larmes , vous désavouez des transports qui faisoient mon bonheur ? N'est-ce pas vous , cruel , que j'ai accablé des plus tendres caresses , à qui j'ai accordé tout ce que j'ai de plus précieux , & qui sembliez ne pouvoir vous lasser de prendre de nouvelles assurances de mon amour ? Est-il possible qu'un autre que vous ait cueilli des fruits si précieux , & qui vous étoient réservés par mon amour & par vos droits ? Cher Prince, ne continuez point à me désespérer par une incertitude aussi accablante. Luzéide , dit le Prince , il y a ici quelque chose d'extraordinaire : il est aisé de s'éclaircir , un songe ne peut avoir laissé de certaines marques qui n'appartiennent qu'à la réalité. En même-temps il tâcha de se mettre au fait des changemens qui pouvoient s'être opérés dans les lieux qui l'interessoit davantage. Luzéide permettoit à ses recherches une liberté qu'elle ne croyoit pas pouvoir
la

la rendre coupable. Effectivement, soit que les traces d'une intelligence céleste fussent différentes de celles d'un homme, soit que ces *ces sortes de conjectures* soient toujours obscures par elles-mêmes, s'il ne trouva pas de quoi se rassurer, il ne trouva rien non plus qui pût *constater* absolument son infortune. Si quelque chose put augmenter sa douleur, ce fut de reconnoître dans Luzéide une certaine docilité pour des choses auxquelles quelques heures auparavant elle ne pouvoit se résoudre. Ils passèrent le reste de la nuit dans cette cruelle incertitude, & le jour étant venu, le Génie Makis, après avoir joui du barbare plaisir de leur peine, fut raconter à Moka le succès de sa trahison.

L'heure de voir le Génie Moka étant arrivée, ils furent introduits dans son appartement. Le Génie fit apporter au Prince la liqueur mystérieuse à laquelle étoit attachée sa guérison. Il la prit en plusieurs doses; & pour qu'il ne lui restât aucun doute sur son efficacité, on

fit lire devant lui , par un Secrétaire du Génie , qui étoit affligé d'un bégaiement ridicule , *deux discours de l'Académie & trois oraisons funebres*. Le Prince pensa succomber plusieurs fois , mais la vertu du breuvage le préserva , & il en fut quitte pour quelques bâillemens. Moka l'assura que puisqu'il avoit résisté à cette épreuve , il pouvoit désormais se croire fort à l'abri de dormir hors de repos , & lui promit que Luzéide auroit lieu de s'appercevoir de l'efficacité du remede. Il lui offrit d'en faire l'épreuve dans le Palais , & d'y coucher encore la nuit suivante. Angola , à cette proposition , frémit d'horreur , mais déguisant son trouble , & feignant d'avoir des affaires pressantes à la Cour de Lumineuse , il prit congé du Génie , & sortit pour aller donner ses ordres pour son départ. Il rencontra dans les appartemens le Génie Makis qui donnoit la main à la Fée Mutine ; il ne put se dispenser de leur faire de ces politesses qui sont d'usage entre les gens du monde :

ils les reçurent d'un air léger, & y ajouterent quelques plaisanteries *détournées*, qu'il sentit assez pour se retracer l'idée des malheurs qu'il soupçonnoit. Il eut beaucoup de peine à modérer la fureur qui le saisit à la vue du Génie; & quoiqu'il ne connût pas la Fée Mutine, sa figure la lui fit deviner dans l'instant. Elle lui fit compliment sur son mariage, & ajouta d'un air ironique, qu'il n'avoit pas tenu à elle de lui lever *tous les obstacles*. Makis, de son côté, adressa à la Princesse quelques discours à double sens, auxquels elle ne daigna pas répondre. Enfin Angola ne pouvant faire éclater une colere infructueuse, & qui d'ailleurs n'avoit point de fondement apparent, perdu dans mille idées qui se croisoient les unes & les autres, prit congé d'eux brusquement, & se retira dans son appartement avec Luzéide. Il n'eut rien de plus pressé que de s'assurer de sa guérison. Si la Princesse ne s'y prêta pas avec une expérience bien décidée, du moins en montra-t-elle assez

pour redoubler ses inquiétudes. Quant aux autres difficultés qui auroient dû le rassurer, il avoit trop d'amour-propre pour ne s'en pas adresser les premiers complimens.

Après avoir donné quelques momens à leur tendresse mutuelle, ils partirent & arriverent en peu de temps à la Cour de Lumineuse. Elle fut charmée de les revoir & de les savoir délivrés de leur infortune. Le Prince, toujours en proie à ses inquiétudes, en fit part à Almaïr, qui, en homme prudent, quoiqu'il vît à-peu-près le nœud de l'affaire, joua l'incrédulité, & s'attacha à tranquilliser l'esprit du Prince. Le crédit qu'il avoit sur lui, & la tendresse extrême que Luzéide lui marquoit, lui firent perdre peu-à-peu ses noires idées, & leur union devint tranquille & fortunée. Il n'y a pas apparence qu'Angola & Luzéide aient eu des lumieres sur cette aventure, & le sort du Prince fut en cela plus heureux que celui de bien des maris, qui sont obligés de dissimuler des certitudes bien plus affligeantes.

Ce trait ne seroit même jamais parvenu jusqu'à nous , si on ne l'avoit su de Makis lui-même , qui le découvrit dans sa vieillesse en racontant *l'histoire intéressante* de ses bonnes fortunes. Si la Fée Lumineuse , par la supériorité de ses lumieres , en découvrit quelque chose , elle savoit trop bien son monde pour en faire part à personne. Ces heureux époux passerent leur jeunesse à la Cour de Luminense. Almair fut toujours en grande faveur auprès du Prince , & peut-être lui fit-il faire quelques *faux-bonds à l'hymen* , qui ne sont pas venus jusqu'à nous. Quoi qu'il en soit , ils passerent des jours fort heureux ; & après la mort du Roi Erzeb-can , ils furent prendre possession de son royaume , gouvernerent sagement leurs peuples , & firent des actions dignes d'être écrites , & qu'une autre plume que la mienne se chargera sans doute de transmettre à la postérité.

FIN DE L'HISTOIRE.

GRACES au Ciel , s'écria la Comtesse , nous voilà arrivés au bout de notre carrière ! Pour ça , voilà de sottes gens que les Auteurs. Remarquez même que ce n'est jamais que dans ces *petites miseres-là* que nous sommes si maltraitées. En vérité on devroit une fois pour toutes mettre ordre à cet abus. Pourquoi , interrompit le Marquis , montrer tant d'aigreur contr'eux ? Ils ne parlent que des défauts qui vous rendent les plus cheres à nos yeux : pour moi je les aime fort , d'ailleurs cette vertu est quelque chose de si ignoble..... A propos , Madame , mais nous devons être *assez joliment* ensemble ? & si vous vouliez..... Ah ! finissez , Marquis , reprit la Comtesse , l'exemple ne me séduit pas. J'ai de l'humeur *comme un dogue* , & je vais courir tous les spectacles pour y décrier cet impertinent Ouvrage. Il tombera sur ma parole , je vais en dire tant de mal.... J'entre dans votre sentiment , Madame , répondit le Marquis. Si les femmes n'ont pas sujet d'être contentes de lui ,

il nous impose à nous des devoirs si pénibles , qu'il est de notre intérêt d'empêcher qu'il ne prenne à un certain point. Il est bien aisé à Messieurs les Auteurs , du fond de leur cabinet , de subvenir à tant de bonnes fortunes. S'ils étoient à notre place..... En vérité , on n'y tient pas , & pour moi je suis dans un état....

Le reste de cette intéressante conversation n'est pas tombé entre les mains de l'Editeur , & il est au désespoir que le Public en soit privé.

F I N.

1911

ACAJOU

ET

ZIRPHILE,

CONTE.

A C A T O U

174

STIRPHILL

COAST

r
f
c
a
n
t
l
t
P
P
n
l



ÉPIÎTRE

AU PUBLIC.

*UN Auteur instruit de ses de-
voirs , doit vous rendre compte de
son travail : je vais donc y satis-
faire. Excité par l'exemple , en-
couragé par les succès dont je suis
depuis long-temps témoin & jaloux,
mon dessein a été de faire une sot-
tise. Je n'étois embarrassé que sur
le choix. Politique , Morale , Lit-
terature ; tout étoit de mon ressort ,
pour parvenir au but que je me pro-
posois : mais ce qu'il y a d'admi-
rable , c'est que j'ai trouvé toutes
les matieres épuisées par des gens*

qui sembloient avoir travaillé avec les mêmes vues que les miennes. Je trouvois des sottises en tout genre, & je me suis vu presque dans la nécessité d'embrasser le raisonnable pour être singulier ; de sorte que je ne désespere pas qu'on ne parvienne à trouver la vérité, à force d'avoir épuisé les erreurs.

J'avois d'abord eu dessein de faire un morceau contre l'Erudition, pour me donner l'air d'un génie libre, indépendant, fécond par lui-même, & qui ne veut rien devoir aux secours étrangers ; mais j'ai remarqué que c'étoit un lieu commun, trop usé, inventé par la paresse, adopté par l'ignorance, & qui n'ajoute rien à l'esprit.

La

La Géométrie qui a succédé à l'Erudition , commence à passer de mode. On sait à présent qu'on peut être aussi sot en résolvant un problème , qu'en restituant un passage. Tout est compatible avec l'esprit , & rien ne le donne.

Pour le bel esprit , si envié , si décrié & si recherché , il est presque aussi ridicule d'y prétendre , que difficile d'y atteindre.

On méprise l'Erudit , le Géometre ennuie, le Bel-Esprit est sifflé; comment faire ?

J'étois tout occupé de ces réflexions & de mon projet , lorsque le hasard a fait tomber entre mes
Part. II, L

*mains un recueil d'Estampes , qui , sans doute , ont dû être faites pour quelqu'Histoire fort ancienne , du moins je n'en connois point de moderne à laquelle elles pussent convenir. J'ai extrêmement regretté un si rare morceau ; mais comme il n'y a pas d'apparence de le retrouver , j'ai tâché d'imaginer sur les Estampes quel en pouvoit être le sujet , & d'en deviner l'Histoire , qui sera peut-être aussi vraie que bien d'autres. Cependant , comme je pourrois bien n'avoir pas deviné juste , je ne donnerai ceci que pour un Conte *. Je ne fais , mon cher*

* Mes Estampes ont été faites originairement pour un Conte qui a été imprimé , & dont il n'a jamais été tiré que deux exemplaires. On a essayé de faire un autre Conte sur les

Public , si vous approuvez mon dessein ; cependant il m'a paru assez ridicule pour mériter votre suffrage ; car , à vous parler en ami , vous ne réunissez tous les âges que pour en avoir tous les travers. Vous êtes enfant pour courir après la bagatelle ; jeune , les passions vous gouvernent ; dans un âge plus mûr , vous vous croyez plus sage , parce que votre folie devient triste , & vous n'êtes vieux que pour rader ; vous parlez sans penser ; vous agissez sans dessein , & vous croyez juger parce que vous prononcez.

Je vous respecte beaucoup , je

Estampes seules : c'est celui qu'on va lire , & qui peut bien se passer de ces Estampes qui sont in-4°.

*vous estime très-peu ; vous n'êtes pas digne qu'on vous aime ; voilà mes sentimens à votre égard : si vous en exigez d'autres , je suis votre très-humble & très-obéissant serviteur * *.*





ACAJOU

ET

ZIRPHILE,

CONTE.

L'ESPRIT ne vaut pas toujours autant qu'on le prise ; l'amour est un bon précepteur ; la Providence fait bien ce qu'elle fait : c'est le but moral de ce conte ; il est bon d'en avertir le Lecteur, de peur qu'il ne s'y méprenne. Les esprits bornés ne se doutent jamais de l'intention d'un Auteur ; ceux qui sont trop vifs l'exagerent : mais ni les uns ni les autres n'aiment les réflexions ; c'est pourquoi j'entre en matière.

Il y avoit autrefois , dans un pays

L 3

fitué entre le royaume des Acajous & celui de Minutie , une race de Génies mal-faisans , qui faisoient la honte de ceux de leur espece , & le malheur de l'humanité. Le ciel fut touché des prières qu'on faisoit contre cette race maudite ; la plupart périrent d'une mort tragique , il n'en restoit plus que le Génie Podagrambo & la Fée Harpagine ; mais il sembloit que ces deux derniers eussent hérité de toute la méchanceté de leurs ancêtres.

Ils avoient tous deux peu d'esprit ; la qualité de Génie ou de Fée ne donne que la puissance , & la méchanceté se trouve encore plus avec la sottise qu'avec l'esprit. Podagrambo , quoique très-noble , très-haut & très-puissant Seigneur , étoit encore très-sot ; Harpagine passoit pour avoir plus d'esprit , parce qu'elle étoit plus méchante : ces deux qualités se confondent encore aujourd'hui ; ce qui prouve cependant qu'elle en avoit peu , c'est qu'elle étoit ennuyeuse , quoique médisante. Pour le

Génie , il étoit assez méchant pour ne désirer que le mal , & assez imbécile pour qu'on lui eût fait faire le bien sans qu'il s'en fût apperçu ; il avoit une taille gigantesque avec toute la disgrâce possible. Harpagine étoit encore plus affreuse , grande , sèche , noire , ses cheveux ressembloient à des serpens ; & lorsqu'elle se transformoit , c'étoit ordinairement en araignée , en chauve-souris , ou en insecte.

Ces deux monstres n'avoient pas moins de présomption. Harpagine se piquoit d'agrémens , & Podagrambo de bonnes fortunes : ils avoient une petite maison élégamment meublée , où l'on voyoit des magots de la Chine de vernis de Martin , des chaises longues & des coussins ; c'étoit là qu'ils alloient s'ennuyer ; ils menacerent enfin le public de se marier , pour perpétuer leur nom. La *Postéromanie* est le tic commun des grands , ils aiment leur postérité , & ne se soucient point de leurs enfans. Cette proposition fut reçue comme une déclaration de guerre.

Les Génies & les Fées crurent l'affaire assez importante pour indiquer une assemblée générale. La chose fut exposée, agitée, discutée; on parla, on délibéra beaucoup, & cependant on résolut quelque chose.

Il fut décidé que Podagrambo & Harpagine ne pourroient jamais se marier, à moins qu'ils ne se fissent aimer: cet arrêt sembloit condamner l'un & l'autre au célibat, ou s'ils pouvoient devenir aimables, il falloit qu'ils changeassent de caractère; & c'étoit tout ce qu'on desiroit.

Ils chercherent aussi-tôt dans leur Colombat quelle maison ils honoreront de leur choix; mais comme il falloit qu'ils se fissent aimer, ils comprirent qu'ils n'y réussiroient jamais sans un artifice singulier. Quelqu'aveugle que soit l'amour-propre, on connoît bientôt ses défauts, quand l'intérêt s'en mêle.

Harpagine, plus inventive que le Génie, lui tint à-peu-près ce discours:

« Mon dessein est de prendre des enfans
« si jeunes, qu'ils n'aient encore aucu-
« nes idées ; nous les élèverons nous-
« mêmes ; ils ne verront jamais d'autres
« personnes , & nous leur formerons le
« cœur à notre gré : les préjugés de l'en-
« fance sont presqu'invincibles. Mon
« parti , ajouta-t-elle , est déjà trouvé :
« le Roi des Acajous n'a qu'un fils qui
« a environ deux ans , je vais lui de-
« mander de m'en confier l'éducation :
« il n'oseroit me refuser , il craindrait
« mon ressentiment , & l'on fait plus
« pour ceux que l'on craint , que pour
« ceux que l'on estime. J'aurai soin d'en
« user ainsi pour vous à l'égard de la
« première petite Princesse qui naîtra ».

Podagrambo approuva un plan si bien concerté , & la Fée partit sur son grand dragon à moustaches , arriva chez le Roi des Acajous , & lui fit sa demande , que le pauvre Prince n'osa refuser.

Harpagine charmée d'avoir entre ses mains le petit Prince Acajou , repartit ,

& ne songea plus qu'à exécuter son projet. D'un coup de baguette elle lui bâtit un Palais enchanté, que je prie le lecteur d'imaginer à son goût, & dont je lui épargne la description, de peur de l'ennuyer; mais ce que je suis obligé de lui dire, parce qu'il n'est pas obligé de le deviner, c'est qu'Harpagine, en destinant le jardin de ce Palais à servir de promenade au petit Prince, y attacha un talisman qui l'empêchoit d'en sortir, à moins qu'il ne devînt amoureux; & comme elle étoit la seule femme qu'il pût voir, elle ne doutoit point que son sexe seul ne lui tînt lieu de beauté, & que les desirs de l'adolescence ne fissent naître l'amour dans le cœur d'Acajou. Un accident qu'Harpagine n'avoit pas prévu, contraria d'abord son dessein, & l'obligea de corriger son plan. Acajou avoit reçu en naissant le don de la beauté, il devoit être le Prince le mieux fait de son temps; cela flattoit merveilleusement les espérances de la Fée, qui savoit d'ailleurs que les prémices des jeu-

nes gens les plus aimables appartiennent de droit à des vieilles ; mais ce qui la chagrina , fut de connoître que l'enfant avoit été doué de toutes les qualités de l'esprit. Harpagine sentoît qu'il n'en feroit que plus difficile à séduire ; elle résolut sur le champ de corriger par l'art ce que son pupille avoit reçu de la nature , & de lui gâter l'esprit , ne pouvant pas l'en priver. Elle entra dans le laboratoire où elle composoit ses drogues ; les paroles les plus efficaces , les charmes les plus puissans furent employés ; elle composa deux boules de sucre magique , dans l'une il y avoit des pastilles , dont la vertu étoit d'inspirer le mauvais goût , & de rendre l'esprit faux ; l'autre renfermoit des dragées de présomption & d'opiniâtreté : celui qui en mangeroit devoit toujours juger faux , raisonner de travers , soutenir son sentiment avec opiniâtreté & donner dans tous les ridicules ; de sorte que la maligne Fée avoit tout lieu d'espérer que si le Prince en mangeoit , il sentiroit pour

elle une passion d'autant plus forte, qu'elle seroit plus, extravagante. Elle vint aussi-tôt présenter les bonbons à l'enfant ; mais comme elle l'engageoit par ses caresses à en manger, elle voulut prendre un air riant, qui lui fit faire une si affreuse grimace, que l'enfant en eut peur, & lui rejetta les boules au nez. Un homme de ceux qu'on appelle raisonnables auroit été plus aisé à séduire, mais la nature éclairée donne à ceux qu'elle n'a pas encore livrés à la raison un instinct plus sûr, qui les avertit de ce qui leur est contraire. La Fée ne regrettoit plus les dragées de présomption ; elle ne doutoit point que la naissance d'Acajou ne lui en donnât toujours assez : mais jamais elle ne put lui faire goûter ni des unes ni des autres, elle les donna à un voyageur comme une curiosité très-précieuse, en y ajoutant la vertu de se multiplier. Celui qui les reçut les apporta en Europe, où elles eurent un succès brillant. Ce furent les premières dragées qu'on y vit.

Tout

Tout le monde en voulut avoir, on se les envoyoit en présent ; chacun en portoit sur soi dans de petites boîtes , on se les offroit par galanterie , & cet usage s'est conservé jusqu'aujourd'hui. Elles n'ont pas toutes la même vertu , mais les anciennes ne sont pas absolument perdues. Cependant Harpagine imagina de donner une si mauvaise éducation au Prince Acajou , que cela vaudroit toutes les dragées du monde.

On apprit alors , par les nouvelles à la main , que la Reine de Minutie étoit prête d'accoucher , & que toutes les Fées étoient convoquées pour assister aux couches : Harpagine s'y rendit comme les autres. La Reine accoucha d'une fille , qui étoit , comme on se l' imagine bien , un miracle en beauté , & qui fut nommée Zirphile. Harpagine comptoit demander à la Reine qu'elle lui en confiât l'éducation ; mais la Fée Ninette l'avoit déjà prévenue , & s'étoit chargée d'élever la Princesse.

Ninette étoit la protectrice déclarée
Part, II.

M

du Royaume de Minutie. Elle n'avoit pas plus de deux pieds & demi de haut : mais sa petite figure réunissoit tous les agrémens & toutes les graces imaginables. On ne pouvoit lui reprocher qu'une vivacité extrême ; il sembloit que son esprit se trouvoit trop resserré dans un aussi petit corps ; toujours pesante & toujours en action , sa pénétration l'emportoit souvent au-delà des objets , & l'empêchoit de les discerner plus exactement que ceux qui n'y pouvoient atteindre. Sa vue perçante & sa démarche vive étoient l'image des qualités de son esprit. Pour remédier à cet excès de vivacité que les fots s'efforcent d'imiter , & qu'ils appellent étourderie , pour se consoler de n'y pas réussir , le conseil des Fées avoit fait présent à Ninette d'une paire de lunettes & d'une béquille enchantées. La vertu des lunettes étoit , en affoiblissant la vue , de tempérer la vivacité de l'esprit par la relation de l'ame & du corps. Voilà la première invention des lunettes : on les a depuis

employées pour un usage tout opposé ; & c'est ainsi qu'on abuse de tout. Ce qui prouve cependant combien les lunettes nuisent à l'esprit, c'est de voir que de vieux surveillans sont tous les jours trompés par de jeunes amans sans expérience , & l'on ne peut s'en prendre qu'aux lunettes. A l'égard de la bécquille, elle servoit à rendre la démarche plus sûre , en la ralentissant. Ninette ne se servoit du présent des Fées que lorsqu'il étoit question de conduire une affaire délicate ; elle étoit d'ailleurs la meilleure créature qu'on pût voir , l'ame ouverte , le cœur tendre & l'esprit étourdi la rendoient une femme adorable. Les Fées qui assistoient à la naissance de la Princesse songeoient à la douer , suivant la coutume , & en vraies femmes commencerent leurs dons par la beauté , les graces , & tous les dehors séduisans , quand Harpagine , dont la malice étoit plus éclairée que la bienveillance des autres , dit , en grommelant entre ses dents : « Oui, oui, vous

« avez beau faire , vous n'en ferez ja-
« mais qu'une belle bête , c'est moi qui
» vous en répons , car je la doue de la
« bêtise la plus complete ». Elle partit
aussi-tôt. Les Fées ne furent pas long-
temps à s'appercevoir de leur négli-
gence ; mais Ninette ayant mis ses lu-
nettes , dit qu'elle suppléeroit , par l'édu-
cation , à ce qui manquoit à l'enfant du
côté de l'esprit. Les autres Fées ajoute-
rent , que pour remédier en partie au
mal qu'elles ne pouvoient pas absolu-
ment détruire , l'imbécillité de la Prin-
cesse cesseroit dans le moment qu'elle
ressentiroit de l'amour. Une femme qui
n'a besoin que de ce remede-là , n'est
pas absolument sans ressource. Ninette
ayant pris Zirphile entre ses bras , la
transporta dans son Palais , malgré tous
les pieges de la méchante Fée.

D'un autre côté , Harpagine ne s'oc-
cupa plus que du soin de donner à son
pupille la plus mauvaise éducation
qu'elle imagina , afin d'étouffer l'esprit
par la mauvaise culture ; comme elle

espéroit que la stupidité rendroit inutiles tous les soins qu'on prendroit de Zirphile ; elle ordonna aux Gouverneurs du petit Prince de ne lui parler que de revenans , de fantômes , de la grande bête , & de lui lire des contes de Fées pour lui remplir la tête de mille fadaïses. On a observé de nos jours par sottise , ce que la Fée avoit inventé par malice.

Lorsque le Prince fut un peu plus grand , la Fée manda des maîtres de tous côtés , & comme en fait de méchanceté elle ne restoit jamais dans le médiocre , elle changea tous les objets de ces maîtres Elle fit venir un fameux Philosophe , le Descartes ou le Newton de ce temps-là , pour montrer au Prince à monter à cheval & à tirer des armes. Elle chargea un Musicien , un Maître à danser & un Poète lyrique de lui apprendre à raisonner ; les autres furent distribués suivant ce plan , & ils en firent d'autant moins de difficulté , que tous se piquent particulièrement de ce

qui n'est pas de leur profession. Qu'il y a de gens qui feroient croire qu'on a pris les mêmes soins pour leur éducation !

Avec tant de précaution , Harpagine ne doutoit point du succès de son projet ; cependant , malgré les leçons de tous ces maîtres , Acajou réussissoit dans tous ses exercices ; il n'acquéroit , à la vérité , aucune connoissance utile , mais les erreurs ne prenoient point sur son esprit. Heureux dédommagement ! Après les bonnes leçons , ce qu'il y a de plus instructif , sont les ridicules , & ceux des maîtres d'Acajou le mettoient en garde contre leurs préceptes. Il devenoit beau comme l'Amour ; il étoit fait à peindre ; toutes ses graces se développoient. Harpagine prétendoit que tout cela croissoit pour elle : il faut la laisser prétendre , & voir ce qui arriva.

Tandis qu'Harpagine travailloit de toute sa force pour faire un sot d'Acajou , la Fée Ninette perdoit l'esprit

en tâchant d'en donner à Zirphile. La Cour de la petite Fée rassembloit tout ce qu'il y avoit de gens aimables dans le Royaume de Minutie. Les jours qu'elle tenoit appartement, rien n'étoit si brillant que la conversation. Ce n'étoit point de ces discours où il n'y a que du sens commun; c'étoit un torrent de saillies; tout le monde interrogeoit; personne ne répondoit juste, & l'on s'entendoit à merveille, ou l'on ne s'entendoit pas, ce qui revient au même pour les esprits brillans; l'exagération étoit la figure favorite & à la mode; sans avoir de sentimens vifs, sans être occupé d'objets importans, on en parloit toujours le langage; on étoit *furieux* d'un changement de temps; un ruban ou un pompon étoit *la seule chose qu'on aimoit au monde*; entre les nuances d'une même couleur on trouvoit *un monde de différences*; on épuisoit les expressions outrées sur les bagatelles à de façon que si par hasard on venoit, éprouver quelques passions violentes,

on ne pouvoit se faire entendre , & l'on étoit réduit à garder le silence ; ce qui donna occasion au proverbe : *les grandes passions sont muettes.*

Ninette ne doutoit point que l'éducation que Zirphile recevoit à sa Cour ne dût à la fin triompher de sa stupidité , mais le charme étoit bien fort. Zirphile devenoit tous les jours la plus belle & la plus sotte enfant qu'on pût voir. Elle rêvoit au lieu de penser , & n'ouvroit la bouche que pour dire une sottise. Quoique les hommes ne soient pas bien difficiles sur les propos d'une jolie femme , & trouvent toujours qu'elle parle comme un ange , ils ne pouvoient la louer que sur sa beauté ; la pauvre enfant , toute honteuse , recevoit leurs éloges comme une grace , & leur répondoit qu'ils lui faisoient bien de l'honneur. Ce n'étoit pourtant pas ce qu'ils vouloient ; ils rioient de ses naïvetés , & cherchoient à séduire son innocence.

Il faut un peu connoître le vice pour en redouter les pièges. Zirphile étoit la

candeur même , & ce n'est point du tout la sauve-garde de la vertu ; mais Ninette veilloit attentivement sur sa chere pupille. Elle la mit parmi ses filles d'honneur , où il y avoit souvent des places vacantes ; la plupart en sortoient avant que leur temps fût fini : il n'y avoit point à la Cour de corps plus difficile à recruter. Zirphile ne fut point gâtée par l'exemple ; c'étoit en vain que les jeunes courtisans s'empressoient auprès d'elle. Un trop grand desir de paroître aimables , les empêche souvent de l'être. Zirphile étoit peu touchée de leur hommage ; tous leurs discours lui paroissoient des fadeurs ou des fatuités. D'ailleurs , les hommes sont gouvernés par leurs sens avant de connoître leur cœur , mais la plupart des femmes ont besoin d'aimer ; & feroient rarement séduites par les plaisirs , si elles n'étoient pas entraînées par l'exemple. Quoi qu'il en soit , il n'arriva point d'accidens à Zirphile , parce que , pour plus de sûreté , Ninette ne la laissoit approcher

d'aucun pour son honneur, ni même de certaines femmes pour son innocence.

Tandis qu'elle vivoit ainsi à la Cour de Ninette, Acajou s'ennuyoit chez Harpagine. Il étoit déjà dans sa quinzième année, son esprit ne servoit qu'à lui faire connoître qu'il n'étoit pas fait pour vivre avec tout ce qui l'entouroit. Il commençoit à ressentir ces desirs naissans de la nature, qui sans avoir d'objet déterminé, en cherchant un partout; il s'appercevoit déjà qu'il avoit un cœur dont les sens ne sont que les interprètes. Il éprouvoit cette mélancolie, qu'on pourroit mettre au rang des plaisirs, quoiqu'elle en fasse désirer de plus vifs, il soupiroit après quelqu'un qui pût dissiper ce trouble, & cherchoit cependant la solitude. Il se retiroit dans les lieux les plus écartés du parc; c'étoit là qu'en cherchant à débrouiller ses idées, il faisoit quelquefois une assez forte figure, comme il est aisé de le voir dans l'Estampe.

Harpagine , qui connoissoit le mal d'Acajou , se flattoit d'en être bientôt le remede ; mais elle voyoit avec chagrin que toutes les caresses qu'elle vouloit lui faire , ne faisoient que le révolter & lui donner de l'humeur. Les caresses offerres réussissent rarement , & il est encore plus rare qu'on les offre , quand elles méritent d'être recherchées.

Harpagine étoit au désespoir. Le conseil des Fées avoit prononcé que le Prince ne resteroit entre ses mains que jusqu'à l'âge de dix-sept ans , après quoi elle n'auroit aucun pouvoir sur lui.

Le Roi des Acajous & celui de Minutie attendoit avec impatience cet heureux instant , pour unir leurs états par le mariage de leurs enfans.

Le Génie n'eut pas plutôt appris ce projet , qu'il jura que cela ne se passeroit pas ainsi. Il fit faire un équipage superbe , & se rendit à la Cour de Ninette ; il y fut reçu avec cette espece de politesse qu'on a pour tous les Grands & qui n'engage point à l'estime.

Pour ne point perdre de temps en complimens superflus, il déclara d'abord à Zirphile les sentimens, c'est-à-dire, les desirs qu'elle lui inspiroit. La petite Princesse, qui n'avoit point appris à dissimuler, ne le fit point languir, & lui déclara naïvement toute la répugnance qu'elle sentoît pour lui : il en fut très-étonné ; mais au lieu de se rebuter, il entreprit de toucher le cœur, afin d'obtenir la main. Il se tourmentoit donc à chercher tous les moyens de plaire : malheureusement, plus on les cherche, moins on les trouve. Il voulut imiter les agréables de la Cour : mais tout ce qui ne les rendoit que ridicules, le faisoit paroître plus maussade. Il y a des ridicules qui ne vont pas à toutes sortes de figures ; il y en a même de compatibles avec les grâces ; Podagrambo ne brilloit pas par ceux-là : plus il vouloit faire le fat, plus il prouvoit qu'il n'étoit qu'un sot. Enfin, car je n'aime pas les histoires allongées, après avoir fort ennuyé la Cour par ses sortises,

fottises, & encore plus fatigué Zirphile par ses fadeurs, il n'étoit pas plus avancé que le premier jour; on le trouvoit le plus plat Génie qu'on eût encore vu; c'étoit un discours qu'on répétoit depuis les appartemens jusqu'au grand-commun.

Podagrambo soupçonna qu'il étoit la fable de la Cour: ce n'étoit pas par pénétration: mais un tic assez ordinaire aux fots, est de penser fort avantageusement d'eux-mêmes & de croire que les autres en parlent mal. Dans son dépit, il retourna chez lui, pour méditer quelque vengeance d'éclat, & pour concerter avec Harpagine le moyen d'enlever la Princesse. Ninette ayant prévu les entreprises qu'on pourroit former contre sa chère Zirphile, lui avoit donné une écharpe, dont le charme étoit tel, que celle qui la portoit ne devoit craindre aucune violence.

Cependant l'innocent Acajou ne pouvoit sortir de la mélancolie qui le consumoit, & Zirphile étoit travaillée

du même mal. Ils se promenoient souvent seuls ; & lorsque le hasard les conduisoit chacun de leur côté auprès de la palissade qui séparoit les deux jardins , ils se sentoient attirés par une force inconnue , ils se trouvoient arrêtés par un charme secret : chacun réfléchissoit en particulier sur le plaisir qu'il goûtoit dans ce lieu , le plus négligé du parc : ils y revenoient tous les jours ; la nuit avoit peine à les en arracher.

Un jour que le Prince étoit plongé dans ses réflexions auprès de cette palissade , il laissa échaper un soupir : la jeune Princesse qui étoit de l'autre côté dans le même état , l'entendit ; elle en fut émue , elle recueille toute son attention , elle écoute. Acajou soupire encore. Zirphile , qui n'avoit jamais rien compris à ce qu'on lui avoit dit , entendit ce soupir avec une pénétration admirable ; elle répondit aussi-tôt par un pareil soupir.

Ces deux amans , car ils le furent

dans ce moment , s'entendirent réciproquement. La langue du cœur est universelle ; il ne faut que de la sensibilité pour l'entendre & pour la parler. L'amour porte dans l'instant un trait de flamme dans leurs cœurs , & un rayon de lumière dans leur esprit. Les jeunes amans , après s'être entendus , cherchent à se voir pour s'entendre mieux. La curiosité est le fruit des premières connoissances. Ils avancent , ils se cherchent , ils écartent les branches , ils se voient. Dieux ! quels transports ! Il faut leur âge , la vivacité de leurs desirs , le tumulte de leurs idées , le feu qui anime leurs sens , peut-être même leur ignorance , pour comprendre leur situation. Ils restent quelque temps immobiles. Ils sont saisis d'un tremblement que la nouveauté du plaisir porte dans des sens neufs. Ils se touchent , ils gardent le silence , ils laissent cependant échapper quelques mots mal articulés. Bientôt ils se parlent avec vivacité , ils se font ensemble mille questions , ils n'y répon-

dent rien de juste : cependant ils sont satisfaits de ce qu'ils se disent , & se trouvent éclaircis sur leurs doutes ; ils comprennent du moins qu'ils se desiroient sans se connoître , qu'ils ont trouvé ce qu'ils cherchoient , & qu'ils se fussent. Acajou , qui n'avoit jamais vu qu'Harpagine , se trouve transporté dans un monde nouveau ; & Zirphile , qui n'avoit pas fait la moindre attention aux hommes de la Cour , crut voir un nouvel être. Acajou baisa la main de Zirphile. La pauvre enfant qui ne croyoit pas accorder une faveur , encore moins faire une faute , le laissa faire. Acajou , qui avoit de trop bonnes intentions pour s'imaginer que les caresses pussent offenser personne , redoubloit les siennes , & Zirphile les lui rendoit naïvement ; n'ayant pas la moindre idée du vice , elle ne pouvoit pas avoir de pudeur. Ils s'assirent sur l'herbe : c'est là qu'ils s'embrassent ; ils se serrent étroitement. Zirphile se livre à tous les transports de son amant , elle les reçoit dans

ses bras. Acajou porte la main sur la gorge naissante de sa chere Zirphile : il appuie sa bouche sur la sienne : leurs ames volent sur leurs levres ; elles se confondent : elles sont plongées dans une ivresse divine : elles nagent dans les plaisirs , & sont emportées par un torrent de délices ; leurs desirs s'enflamoient , & ils ne comprenoiient pas qu'ils pussent être aussi heureux , & désirer encore. Ils jouissoient de toutes les beautés qu'ils voyoient ; ils ne s'imaginoient pas qu'il y en eût de cachées , d'où dépendoit le dernier période du bonheur. Il me semble cependant qu'ils n'ont pas mal profité d'une premiere leçon.

Ces aimables enfans étoient si enivrés de leur félicité , qu'ils oublioient toute la nature , & ne songeoient point à se séparer. Mais comme ils tardoiient plus long-temps à revenir de la promenade qu'ils n'avoient coutume , Harpagine & Ninette allerent pour les chercher , & les appelloient chacune de leur côté.

Nos amans furent effrayés de leurs voix , & se séparèrent à regret : mais l'espérance de revenir goûter les mêmes plaisirs , les fit retirer : ils craignoient qu'on ne troublât leur union , si on venoit à la soupçonner. L'amour est confiant dans ses desirs , & timide dans ses plaisirs.

L'image de Zirphile qui étoit gravée au fond du cœur d'Acajou , lui fit voir Harpagine plus horrible que jamais. Pour Zirphile , quoiqu'elle fût obligée de suspendre le plaisir de voir Acajou , celui qu'elle venoit de goûter donnoit un nouvel éclat à sa beauté , & répandoit un air de satisfaction sur toute sa personne. Le plaisir embellit , & l'amour éclaire. Rien n'égale la surprise que l'esprit de Zirphile causa à toute la Cour ; il y avoit ce soir-là même grand appartement chez Ninette ; on voulut faire quelqu'une de ces mauvaises plaisanteries , si familières aux gens médiocres , qui croient avoir quelque supériorité sur d'autres un peu plus sots ; la

pauvre Zirphile en étoit souvent l'objet ; elle y répondit dès ce soir-là avec tant de justesse , de finesse , & si peu d'aigreur , que les mauvaises plaisantes (car c'étoit sûrement des femmes) furent étonnées de la sagesse de ses réponses , & humiliées des égards même qu'elle y apportoit ; les hommes étoient charmés & applaudissoient ; Ninette en pleuroit de joie , & les femmes en rougissoient de dépit. Elles avoient jusques-là bien de la peine à pardonner la beauté de Zirphile en faveur de sa sottise ; mais il n'y avoit plus moyen d'y tenir ; elle n'avoit plus d'autre ressource que d'être méchante. Cette dernière qualité fait souvent respecter ce qu'on est obligé de haïr ; la petite Princesse étoit trop bien née pour se servir de ce vilain moyen-là.

Cependant nos deux jeunes amans s'étoient trop bien trouvés de la première leçon de l'amour , pour ne pas retourner à son école. Quel bonheur de s'instruire par les plaisirs.

Les amans comme les voleurs prennent d'abord des précautions superflues ; ils les négligent par degrés ; ils oublient les nécessaires , & sont pris ; voilà précisément ce qui arriva à nos petits imprudens , & ce fut le Génie qui les surprit. Les sots ne vivent que des fautes des gens d'esprit. Il apperçut un soir ces jeunes amans qui se retiroient , il en fut outré de rage ; mais comme il avoit pour maxime de ne jamais rien faire sans demander conseil , quoiqu'il n'en fît ensuite qu'à sa tête , il résolut de consulter Harpagine. La méchante Fée , en apprenant cette nouvelle , conçut le plus violent dépit : le Génie lui dit qu'il n'y avoit point d'autre moyen de se venger que d'enlever la Princesse.

Quoique la Fée fût aussi furieuse que lui , elle aimoit encore mieux écarter sa rivale que de la voir dans le même lieu que son amant : elle cacha donc son inquiétude , & dit au Génie , qu'il falloit qu'il se chargeât de cette entre-

prise, se flattant qu'il n'auroit jamais l'esprit d'y réussir.

Dès le matin Podagrambo se cacha derrière un arbre, auprès de la palissade où nos amans venoient se chercher. Les maîtres d'Acajou eurent ordre de prolonger leurs leçons, afin qu'il ne pût se trouver au rendez-vous avant la Princesse.

Acajou, d'un caractère si doux, marqua de l'humeur pour la première fois, l'égalité ne subsiste point avec la passion. Pendant qu'il s'impatientoit, la rendre Zirphile vint à la palissade : elle fut inquiète de n'y pas trouver son amant, qui avoit coutume de la prévenir. Elle regarde de toutes parts ; elle ose enfin entrer dans le parc d'Harpagine, & passe auprès du Génie. A son aspect la frayeur la saisit, elle voulut fuir ; mais ce fut avec si peu de précaution, que son écharpe resta attachée à une branche. Le Génie la saisit à l'instant par sa robe : Ah, ah, dit-il, belle innocente, vous venez donc ici chercher un mar-

mouzer, & c'est pour lui que vous me méprisez ? La pauvre Zirphile se voyant trahie par sa frayeur même, qui lui avoit fait perdre son écharpe, eut recours à la dissimulation. Avant que d'avoir aimé elle n'eût pas été si habile. Une première aventure qui inspire la fatuité à un jeune homme, rend la fausseté nécessaire aux femmes ; on a obligé un sexe à rougir de ce qui fait la gloire de l'autre.

Quoique Zirphile fût la candeur même, elle entreprit de tromper le Génie. Je suis étonnée, dit-elle, que vous imputiez à l'amour un pur effet de ma curiosité, c'est elle qui m'a fait entrer dans ce lieu ; je ne suis pas moins surprise que vous vous serviez de la violence, vous qui pouvez tout attendre de votre naissance, & plus encore de votre amour.

Le Génie se radoucit un peu à ce discours flatteur ; mais quoique la Princesse lui conseillât d'espérer tout de son mérite, qu'il en fût très-persuadé, il ne

vouloit point la laisser échapper. Si votre cœur, reprit-il, est si sensible pour moi, vous ne devez pas faire de difficulté de venir dans mon Palais. Tous ces petits soins d'amans vulgaires sont des formalités frivoles, qui ne font que retarder le plaisir sans le rendre plus vif. Eh bien, répliqua Zirphile, je suis prête à vous suivre; & pour vous prouver ma sincérité, rendez-moi mon écharpe, afin qu'il ne reste ici aucun témoin de mon évasion & de votre violence. Le Génie pensa se pâmer de plaisir & d'admiration pour la présence d'esprit de Zirphile.

Oh! pour le coup, s'écria-t-il, il faut avouer que l'amour donne bien de l'esprit aux femmes; car pour moi je n'aurois jamais imaginé celui-là, & je m'en allois comme un sot. Il détache aussitôt l'écharpe & la remet à la Princesse, en lui baisant la main; mais elle n'ayant plus rien à craindre, le repoussa avec mépris: Retire-toi, perfide, lui dit-elle, ou crains le courroux des Fées; cette

écharpe est pour moi le gage de leur protection : en achevant ces mots elle s'éloigna , & laissa le Génie confondu & arrêté par une force à laquelle il sentoît que son pouvoir étoit forcé de céder. Il ne tint qu'à lui d'admirer encore plus qu'il n'avoit fait la présence d'esprit de Zirphile. Cette réflexion ne fut pas sans doute celle qui l'occupoit le plus. Après avoir resté quelque temps immobile , il revint confus , désespéré , trouver Harpagine , & lui raconta par quel charme son pouvoir avoit été inutile.

Si la Fée apprit avec dépit la vertu de l'écharpe enchantée , elle en fut un peu consolée par le mauvais succès de l'entreprise du Génie : elle lui cacha cependant le différent intérêt qu'elle y prenoit ; & comme ces consolateurs ne sont jamais plus éloquens que lorsqu'ils ne sont pas affligés eux-mêmes , elle le calma , en lui promettant de détruire l'enchantement de l'écharpe , & de le rendre maître de la Princesse.

La

La Fée ignoroit le malheur qui la menaçoit elle-même. Tandis qu'elle délibéroit avec le Génie sur les moyens de rétablir leur puissance, Acajou courut à la palissade ; après avoir quelque temps attendu Zirphile , l'impatience l'avoit fait entrer dans le parc de Ninette ; & partagé entre la crainte & le desir , il étoit insensiblement parvenu jusqu'au Palais.

La nouvelle de son arrivée s'y répandit bientôt. Ninette vint au-devant de lui suivie de toute sa Cour. Acajou s'avança respectueusement vers la petite Fée , & baïsa le bas de sa robe. Aussitôt que Zirphile & lui s'apperçurent, ils coururent l'un à l'autre , & la présence de toute la Cour ne les empêcha pas de se donner mutuellement les témoignages les plus vifs du plaisir qu'ils avoient de se revoir. Zirphile raconta naïvement le danger qu'elle avoit couru ; le Prince lui en étoit devenu plus cher. Plus les femmes ont hasardé , plus elles sont prêtes à sacrifier encore. Ninette natu-

Part. II.

O

rellement indulgente , ne s'attacha point à examiner ce qu'il pouvoit y avoir d'irrégulier dans la conduite de nos jeunes amans ; il suffisoit que la fortune eût tout fait pour le mieux.

Harpagine ayant appris la fuite d'Acajou , entra dans la plus horrible colère , & vint le redemander ; mais heureusement pour lui il avoit atteint ce jour-là même sa dix-septieme année , & le décret des Fées l'affranchissoit alors du pouvoir d'Harpagine. Elle en conçut tant de rage , qu'elle en perdit son amour , qui n'étoit qu'un sentiment étranger dans son cœur , & ne méditant plus que des projets de vengeance , elle partit pour inviter la Fée Envieuse à se liguer avec elle.

Les fêtes que l'arrivée d'Acajou firent naître , ne permettoient pas de s'occuper du ressentiment d'Harpagine.

Ceux qui avoient entrepris de plaire à Zirphile perdirent toutes leurs prétentions en voyant Acajou. Les femmes ne se lassoient point d'admirer sa beauté ,

& toutes devinrent en secret rivales de son amant. Acajou étoit si rempli de son amour, qu'il n'appercevoit seulement pas les agaceries dont il étoit l'objet : on lui en fit de toutes les especes ; mais lorsqu'il fut bien avéré que les cœurs de ces amans étoient fermés à tout autre sentiment qu'à leur amour, il fut généralement décidé que Zirphile étoit encore plus sotte depuis qu'elle aimoit, qu'elle ne l'étoit auparavant ; que la beauté d'Acajou étoit sans physionomie, qu'elle n'avoit rien de piquant ; que leur amour étoit aussi ridicule que nouveau à la Cour, & que cela ne faisoit pas une société.

On ne fit donc plus aucune attention sur lui, & ils étoient si occupés l'un de l'autre, qu'ils n'apperçurent pas plus la désertion que l'empressement de la Cour.

Ninette qui veilloit auparavant avec tant de soin sur la conduite de Zirphile contre la témérité des étourdis de la Cour, la laissoit sans inquiétude avec

Acajou ; elle croyoit que le véritable amour est toujours respectueux , & que plus un amant desire , moins il ose entreprendre. La maxime est délicate , mais je ne la crois pas absolument sûre ; cependant elle ne fut pas contredite par l'événement.

On n'attendoit que les Rois d'Acajou & de Minutie pour célébrer le mariage ; leurs Ambassadeurs étoient arrivés , & avoient déjà tout réglé : les livrées étoient faites ; on finissoit les habits , il n'y manquoit pas un pompon : on avoit fait venir les dernières modes de Paris , de chez du Chapt , sur des poupées de la grandeur de Ninette. En un mot , tout l'essentiel étoit prêt ; il ne restoit plus à régler que ce qui regardoit les loix des deux Etats , & l'intérêt des peuples.

Les deux amans ne se quittoient pas un instant ; souvent , pour se dérober au tumulte de la Cour , ils passaient les jours dans les bosquets les plus écartés du parc ; ils se faisoient mille caresses

innocentes ; ils se disoient continuellement de ces riens si intéressans pour les amans , qu'on répète sans cesse , qu'on n'épuise jamais , & qui sont toujours nouveaux.

Un jour qu'ils goûtoient un de ces entretiens délicieux , la chaleur obligea Zirphile d'ôter son écharpe pour causer avec plus de liberté. Harpagine , qui s'étoit rendue invisible pour les surprendre , parut à leurs yeux escortée par la Fée Envieuse , montée sur un char tiré par des serpens , & entourée d'une quantité prodigieuse de cœurs percés de traits ; c'étoit autant de talismans qui représentoient tous ceux qui rendent hommage à l'envie , & les fleches étoient l'image du mérite , qui fait le plus cruel supplice des envieux.

Harpagine frappa à l'instant Zirphile de sa baguette , & l'enleva au milieu d'un nuage , dans le moment même que le tendre Acajou lui baisoit la main, Ce malheureux Prince se prosterna devant la Fée , en la suppliant de ne faire

tomber que sur lui le poids de sa vengeance , & d'épargner la Princesse ; il lui dit en vain tout ce que l'amour & la générosité inspirent. La cruelle Fée le regardant avec des yeux enflammés :
« Oses-tu , lui dit-elle , espérer aucune
» grace ? Mon cœur n'est plus sensible
» qu'à la haine. Je veux d'un seul coup
» exercer ma vengeance sur toi & sur
» ton amante : elle va passer dans les
» bras de ton rival qui lui est odieux ».

A ces mots le char vole , & laisse Acajou plongé dans le dernier désespoir.

Ninette fut bientôt instruite par son art de Féerie de ce qui venoit d'arriver ; mais le malheur de ces gens qui savent tout , est de ne jamais rien prévoir. Elle vint chercher le Prince ; il étoit auprès de l'écharpe de Zirphile qu'il arrosoit de ses larmes. La petite Fée n'oublia rien pour le consoler , sans pouvoir seulement se faire entendre. Après l'avoir ramené au Château presque malgré lui , elle s'enferma dans

son cabinet , mit ses lunettes , & consulta ses grands livres pour savoir quel parti elle prendroit dans ce malheur.

Toute la Cour en raisonnoit diversement ; les uns en parloient beaucoup , & ne s'en soucioient guere ; d'autres , sans en rien dire , y prenoient plus d'intérêt. Les femmes , sur-tout , n'étoient pas fort touchées de la perte de Zirphile , plusieurs se flatoient de consoler le Prince.

On étoit encore dans ce premier mouvement d'une nouvelle de Cour , où tout le monde parle sans rien savoir , où l'on raconte des circonstances , en attendant qu'on sache le fait , & où l'on dit tant de paroles & si peu de chose , lorsqu'on vit paroître Ninette , qui annonça avec vivacité que Zirphile pouvoit être aisément tirée d'entre les mains du Génie ; chacun s'empressoit pour savoir quel moyen on emploieroit.

« Ecoutez-moi , dit la petite Fée : je
 » viens de découvrir que toute la puis-
 » sance de Podagrambo & d'Harpagine

« dépend d'un vase enchanté qu'ils pos-
» sedent dans un lieu secret de leur châ-
» teau ; il est gardé par un Génie subal-
» terne qui est transformé en chat des
» Chartreux. Il n'est pas nécessaire d'em-
» ployer de grands efforts pour s'en em-
» parer , il suffit que l'aventure soit en-
» treprise par une femme d'un hon-
» neur irréprochable , chose qui ne
» doit pas être rare : elle ne trouvera
» point d'obstacle ; mais toute autre
» personne tenteroit inutilement l'aven-
» ture ».

Voilà , dit un petit-maître , une heu-
reuse découverte ! Je suis très - pressé
d'en faire compliment au Prince Acajou.
» Taisez-vous , reprit la Fée , vous êtes
» un étourdi ; s'il falloit un homme rai-
» sonnable , on ne vous choisiroit pas ».
Je ne plaisante pas , répliqua le jeune
fat d'un ton ironique : je crains réelle-
ment ici une émulation de vertu qui
peut dégénérer en guerre civile. J'ai
prévu cet inconvénient , repartit Ni-
nette ; ainsi je veux que l'on tire au

sort, pour prévenir tout sujet de jalousie. Les billets furent faits à l'instant, & le nom qui parut fut celui d'Amine.

C'étoit une jeune personne plus jolie que belle, vive, étourdie, coquette à l'excès, libre dans le propos, peu circonspecte dans sa conduite, faisant continuellement des agaceries, & toujours assiégée d'une troupe de jeunes gens.

Amine s'entendit proclamer, sans paroître ni plus fiere, ni plus embarrassée qu'à l'ordinaire; mais il s'éleva un certain murmure qui ne paroissoit pas un applaudissement bien décidé. Ninette en tira un mauvais augure pour le succès; c'est pourquoi elle nomma Zobéide pour accompagner Amine, parce que deux vertus valent mieux qu'une. Zobéide étoit un peu plus âgée & plus belle que sa compagne; c'étoit d'ailleurs un prodige de vertu & de médisance; on prétendoit même qu'elle n'étoit d'une sagesse si sévère, que pour s'attirer le droit

de déchirer impitoyablement toutes les autres femmes. Beau privilege de la vertu !

Quoi qu'il en soit , elles partirent toutes deux , & se rendirent , suivant leurs instructions , à un petit bâtiment séparé du Palais d'Harpagine. Amine , toujours vive , marchoit en avant. Elles ne trouverent aucun obstacle ; elles passerent plusieurs portes qui s'ouvrirent d'elles-mêmes ; elles parvinrent enfin à une chambre où elles apperçurent sur une table de marbre un vase dont la forme n'étoit pas recommandable , il ressembloit même assez à un pot-de-chambre. Je suis fâché de n'avoir pas un terme ou une image plus noble. Elles n'auroient jamais imaginé que ce fût-là le trésor qu'elles cherchoient, sans que Ninette le leur avoit désigné.

Si la forme du vase étoit vile , la vertu en étoit admirable ; il rendoit des oracles , & raisonnoit sur tout comme un Philosophe : c'étoit alors un très-grand éloge d'y être comparé pour le raisonnement.

Amine & Zobéide trouverent aussi le chat dont on leur avoit parlé ; elles voulurent le caresser , mais il égratigna Zobéide , au lieu qu'il se laissa flater par Amine : il fit patte de velours , il haussa le dos , & enfla sa queue de la façon la plus galante.

Amine charmée d'un si heureux début , prit le vase & l'enlevoit déjà , lorsque Zobéide voulut y porter la main. Il en sortit tout-à-coup une épaisse fumée qui remplit la chambre , un bruit affreux se fit entendre. La frayeur saisit Amine , elle laissa retomber le vase sur la table où elle venoit de le prendre , & le Génie parut à l'instant avec Harpagine. Ils se saisirent d'Amine & de Zobéide , & ne leur firent grâce de la vie , que pour les enfermer dans une tour ténébreuse.

Ninette fut bientôt instruite , suivant sa coutume , du mauvais succès de l'entreprise ; elle en chercha la raison , & apprit à toute la Cour qu'Amine étoit aussi sage que coquette , au lieu que Zo-

béide goûtoit les plaisirs de l'amour avec un amant obscur, dans le temps qu'elle fatiguoit tout le monde par l'étalage de sa fausse vertu.

Ninette déclara aussi que le vase s'étant fêlé lorsqu'Amine l'avoit laissé retomber sur la table, la puissance du Génie, sans être totalement détruite, étoit du moins fort affoiblie par cet accident.

Acajou n'écoutant plus alors que son désespoir, fit vœu, pour se venger du pot enchanté du Génie, de casser tous les pots-de-chambre qu'il rencontreroit, & dès ce moment exécuta son serment sur ceux qu'il trouva dans le Palais; c'étoit un désordre effroyable. Le scandale fut si grand, que Ninette voulut lui faire entendre raison sur tant de vases innocens, mais elle ne put jamais le calmer. Dans cet embarras elle eut recours au Conseil des Fées. L'affaire parut très-importante, & il fut arrêté que le pouvoir du Génie étant affoibli, il ne pourroit plus garder toute la per-
sonne

sonne de Zirphile ; que sans qu'elle perdît la vie , sa tête se sépareroit de son corps , & seroit transportée dans le pays des Idées , jusqu'à ce qu'elle fût réunie au corps par celui qui pourroit parvenir dans ce pays à la désenchanter. Ninette représenta qu'il étoit encore plus à propos de laisser la tête que le corps de la Princesse au pouvoir du Génie , de peur qu'il ne vînt à s'en faire aimer pendant qu'elle auroit perdu la tête , & l'épouser tout de suite. Les Fées firent attention à cette difficulté , & ordonnerent que le corps seroit toujours enveloppé d'une flamme vive qui ne laisseroit approcher que celui qui seroit maître de la tête. L'Arrêt des Fées fut aussi-tôt exécuté que prononcé. Le Génie voulut aller tenter l'aventure , sans pouvoir jamais approcher du pays des Idées. Les fous y parviennent aisément , mais les sots n'y sauroient aborder. Pour Acajou , qui étoit fou d'amour , il n'eut pas de peine à le trouver.

Le pays des Idées est très-singulier ,
Part. II. P

& la forme de son gouvernement ne ressemble à aucune autre. Il n'y a point de Sujets, chacun y est Roi, & regne en particulier sur tout l'Etat, sans rien usurper sur les autres, dont la puissance n'est pas moins absolue. Parmi tant de Rois on ne connoît point de jalousie; ils portent seulement leur couronne d'une façon différente. Leur ambition est de l'offrir à tout le monde, & de vouloir la partager; c'est ainsi qu'ils font des conquêtes.

Les limites de tant de Royaumes renfermées dans un seul ne sont pas fixées, chacun les étend ou les resserre suivant son caprice.

Acajou reconnut qu'il étoit dans le Royaume des Idées, à la multitude de têtes qu'il rencontra sur son passage: elles s'empressoient au-devant de lui, & parloient à la fois dans toutes sortes de langues & sur différens tons. Il cherchoit la tête de Zirphile & ne la voyoit point. Tantôt il rencontroit des têtes qui, après avoir résisté au malheur,

s'étoient perdues dans la prospérité ; les unes par la fortune , d'autres par les dignités. Il trouvoit des têtes de prodigues , une multitude d'avares , quantité de perdues à la guerre ; des têtes d'Auteurs perdues par une réussite , d'autres par des chûtes , plusieurs par des apparences de succès , & une foule par l'envie & le chagrin du succès de leurs rivaux. Acajou trouva une infinité de têtes perdues incognito , qu'il n'a jamais voulu nommer , & que je ne veux pas deviner. Que de têtes de Philosophes , de Mystiques , d'Orateurs , de Chimistes ! &c. Combien en trouva-t-il de perdues par le caprice , par les airs , par l'indiscrétion , & tour à tour par le libertinage & la superstition. Les unes excitoient sa compassion , il écartoit les autres comme importunes , & fouloit aux pieds toutes celles que l'envie avoit perdues.

Acajou , pour trouver Zirphile , cherchoit les têtes qu'on dit que l'amour fait perdre ; mais quand il les exami-

noit de près , il ne trouvoit que des têtes de coquetes , ou de jaloux sans amour. Le Prince fatigué de tant de recherches , désespéré de leur peu de succès , étourdi de toutes les sottises qu'il entendoit , se retira dans un bosquet , pour se dérober à cette multitude de têtes folles dont il étoit assailli. Il s'étendit sur le gazon , & se mit à réfléchir sur son malheur. Comme il portoit la vue autour de lui , il aperçut quelques arbres chargés de fruits. Il étoit dans un tel épuisement , qu'il eut envie de manger une poire ; il la cueillit : mais à peine y avoit-il mis le couteau , qu'il en sortit une tête , qu'il reconnut pour celle de sa chere Zirphile. Rien ne put exprimer l'étonnement & le plaisir du Prince. Il se levoit avec empressement pour embrasser une tête si chere , lorsqu'elle se retira à quelques pas , & se plaça sur un buisson de roses pour se faire une espece de corps : Arrêtez , Prince , lui dit-elle , restez tranquille , & m'écoutez. Tous les efforts que vous

feriez pour me saisir seroient inutiles : je me jetteroie moi-même dans vos bras , si le Destin le permettoit ; mais comme je suis enchantée , je ne puis être prise que par des mains qui le soient aussi. Hélas ! je soupire après mon corps , & j'ignore s'il est encore digne de moi : il est resté entre les mains du Génie , je n'ose y penser sans frémir , la tête m'en tourne. Rassurez-vous , répondit Acajou , les Fées , touchées de nos malheurs , ont pris votre corps sous leur protection. Que vous me tranquillisez , reprit Zirphile ! En tout cas , cher Prince , vous savez que toute ma tendresse est pour vous , & vous seriez trop généreux pour me reprocher un malheur dont je suis innocente. C'est fort bien dit , répliqua le délicat Acajou ; mais enseignez-moi promptement où je pourrai trouver les mains enchantées dont vous me parlez. Vous les trouverez , reprit Zirphile , dans le parc où elles voltigent , ce sont celles de la Fée Nonchalante , qui en a été privée , parce

qu'elle ne savoit qu'en faire ; je vais vous en raconter l'histoire. Il y avoit autrefois. . . . Oh , parbleu , interrompit impatiemment Acajou , je n'ai pas le temps d'entendre des contes ; pourvu que j'aie les mains , je m'embarrasse peu de leur histoire ; je vais les chercher de ce pas. Allez , dit la Princesse , & délivrez-moi du cruel enchantement où je languis. Vous avez pu remarquer que toutes les têtes perdues qui sont dans ce séjour ne cherchent qu'à se montrer , sans rougir de leur état ; il n'y a que moi qui suis obligée de me cacher dans des fruits : comme je suis la seule tête perdue par l'amour , je suis un objet de mépris pour les autres. La tête continuoit de parler , que le Prince étoit déjà parti. Il avoit reconnu que la Princesse , depuis qu'elle n'étoit plus qu'une tête , aimoit un peu à parler. Il n'eut pas fait cent pas dans le parc , qu'il rencontra les mains enchantées qui voltigeoient en l'air. Il voulut s'en approcher pour les prendre ; mais aussi-tôt qu'il vouloit les

toucher , il en recevoit des croquignolles , qui lui parurent d'abord fort insolentes ; cependant son bonheur dépendoit de les saisir , & les Princes sacrifient l'orgueil à l'intérêt. Il employoit toute son adresse pour attraper ces fatales mains. Quand il croyoit les tenir , elles lui échappoient , en lui donnant un soufflet , ou jettant son chapeau par terre. Plus il avoit d'ardeur à les poursuivre , plus elles fuyoient devant lui. Cette poursuite dura si long-temps , que le pauvre Acajou étoit tout hors d'haleine. Il s'arrêta un moment , & se trouvant auprès d'une treille , il prit une grappe de raisin pour se rafraîchir ; mais à peine en eut-il goûté , qu'il sentit en lui une révolution extraordinaire ; son esprit augmentoit de vivacité , & son cœur devenoit plus tranquille. Son imagination s'enflammant de plus en plus , tous les obstacles s'y peignoient avec feu , passoient avec rapidité , & s'effaçoient les uns les autres ; de façon que n'ayant pas le temps de les comparer ,

il étoit absolument hors d'état de les juger : en un mot, il devint fou. Les fruits de ce jardin, par un rapport intime avec les têtes qui l'habitoient, avoient la vertu de faire perdre la raison, & malheureusement ils ne faisoient rien sur l'esprit. Acajou se trouva donc à l'instant le plus spirituel & le plus fou des Princes.

Le premier effet d'un changement si subit fut le refroidissement du cœur. Acajou perdit tout son amour. Le véritable ne subsiste qu'avec la raison. Au lieu de cet empressement tendre & respectueux qu'il avoit auparavant pour Zirphile, il en conservoit à peine un léger souvenir. Il n'éprouvoit pas même de compassion pour le malheur de cette Princesse. Avoir perdu la tête lui paroissoit une chose fort plaisante. C'est assez souvent sous ce point de vue que l'esprit sans jugement envisage le malheur d'autrui. La fatuité succéda à la modestie dans l'esprit d'Acajou, & remplaça très-amplement par les préten-

tions le mérite réel qu'il avoit perdu : il faut , s'écria-t-il , que je sois bien fou de courir après une tête , tandis que je pouvois la tourner à toutes les femmes de la Cour de Minutie : allons , il faut remplir mon destin , c'est d'être généralement aimé & admiré , sans engager ma liberté. Il dit & part.

Ninette voyant arriver Acajou , courut au-devant de lui , & s'informa du fort de Zirphile. Le Prince lui dit , que ce n'étoit qu'une tête qu'on ne pourroit fixer , que tous ses soins avoient été inutiles , qu'il avoit pris son parti , & que la constance sans bonheur étoit la vertu d'un sot. Il débita quantité d'aussi belles maximes , qui firent bientôt connoître à Ninette que le caractère du Prince étoit fort changé , mais qu'il avoit infiniment d'esprit. Elle fut d'abord fâchée qu'il n'eût pas ramené la Princesse ; cependant comme l'objet présent l'emporte toujours sur l'absent chez les esprits vifs, elle se consola de la perte de Zirphile par le plaisir de revoir Acajou.

Toute la Cour s'empressoit auprès de lui , plus par curiosité que par intérêt. On s'attendoit à ne trouver qu'un Prince sage & modeste , à qui l'on donneroît , comme à l'ordinaire , tous les ridicules imaginables ; mais on en conçut bientôt une idée plus avantageuse. La conversation devint vive & brillante. Le Lecteur attentif se rappelle sans doute que les lunettes de la Fée servoient à raccourcir la vue ; elle les avoit ôtées pour voir le Prince arriver de plus loin ; & comme elle ne les avoit pas reprises , elle faisoit des raisonnemens à perte de vue. Acajou ne déparloit pas ; il dit en un moment mille extravagances qui ravirent d'admiration toute la Cour , & rendirent toutes les femmes folles de lui. Elles l'écoutoient avidement , & s'écrioient : *Ah ! qu'il a d'esprit.* On lui donnoit enfin tant d'éloges , qu'il étoit obligé d'en rougir , même par fatuité. Il sembloit que le plus grand bonheur qui pût arriver à un Prince fût de perdre la raison ; tous ceux qui le

rencontroient lui en faisoient compliment , & les autres se firent écrire.

Acajou n'ayant plus d'amour , devint l'amant déclaré de toutes les femmes , la fureur des bonnes fortunes s'unit facilement à la folie. Il commença par une femme assez jolie , d'un esprit libre , dégagée de préjugés , & qui faisoit la réputation de tous les jeunes gens depuis qu'elle avoit perdu la sienne.

Comme il n'étoit pas nécessaire de l'avoir pour la mépriser , & qu'il suffisoit de l'avoir eue pour s'en dégoûter , il la quitta deux jours après. Il en prit une autre d'une figure charmante , d'un cœur tendre , d'un caractère doux , & à qui il ne manquoit pour mériter d'être aimée , que de recevoir moins d'amans.

Acajou dédaigna de la fixer , & lui donna bientôt plusieurs rivales. Il n'étoit occupé que d'en étendre la liste , toutes s'empressoient de s'y faire inscrire , & ne le trouvoient aimable que depuis qu'il étoit incapable d'aimer.

Après avoir eu un assez grand nom-

bre de femmes célèbres pour se mettre en crédit, il résolut d'en séduire quelques-unes, uniquement pour leur faire perdre la réputation de vertu qu'elles avoient. S'il apprenoit qu'il y eût une femme tendrement aimée d'un époux chéri, elle devenoit aussi-tôt l'objet de ses soins, & tel étoit le travers qu'inspire le titre d'homme à la mode, qu'il réussissoit par tout ce qui auroit dû le faire échouer.

Les affaires que le Prince avoit à la Cour ne l'empêchoient pas de descendre dans la bourgeoisie, où ses succès étoient d'autant plus rapides, que celles qu'il soumettoit croyoient s'associer aux femmes du monde, parce qu'elles en partageoient les sottises. Les hommes mêmes, au lieu de le haïr, lui portoient envie, & le recherchoient en l'admirant sans l'estimer.

Quoique ceux qui emploient le plus mal leur temps, soient ceux qui en ont moins de reste, le Prince avoit encore bien des momens vuides, par la légèreté

reté avec laquelle il traitoit ses bonnes fortunes. D'ailleurs , le bon air est d'en paroître quelquefois ennuyé. Il chercha donc une nouvelle dissipation dans le bel esprit , (c'étoit alors le travers à la mode.) Il est vrai que , pour éviter un certain pédantisme que donne souvent l'étude , on avoit imaginé le secret d'être savant sans étudier. Chaque femme avoit son géometre ou son bel esprit , comme elles avoient autrefois un épagneul. Acajou , suivant ce plan , donna à corps perdu dans toutes les parties des Sciences & de la Littérature. Il parloit Physique & Géométrie. Il faisoit des dissertations Métaphysiques , des Vers , des Contes , des Comédies & des Opéra. Ce Prince excitoit une admiration générale. On prétendoit que les Auteurs de profession n'en approchoient pas. On sait qu'il n'y a que les gens *d'une certaine façon* qui aient ce qui s'appelle *le bon ton* , supérieur à tout le génie du monde , & le tout sans prétentions.

Part. II.

Q

Rien n'étoit comparable au fort d'Acajou ; on fit même un recueil de ses bons mots dont tout le monde faisoit sa lecture favorite ; il étoit intitulé : *Le parfait Persifleur* , ouvrage très-utile à la Cour , & propre à rendre un jeune homme brillant & insupportable.

Acajou se trouva à la fin fatigué de ses propres succès : il n'avoit jamais mis que le plaisir à la place de l'amour : les airs avoient succédé aux plaisirs : le dégoût fit presque l'effet de la raison , & lui rendit sa vie insupportable : un honnête homme seroit malheureux d'y être condamné. Sans être plus raisonnable, il devint triste. D'ailleurs , le propre de l'esprit seul est d'exciter d'abord l'admiration , & de fatiguer ensuite ses propres admirateurs. La plupart des femmes qui avoient l'ambition de lui plaire , commencerent à rougir de se trouver sur une liste trop nombreuse , & le défavouoient : on l'accusoit encore d'être méchant , sous prétexte qu'il faisoit des chansons & des tracasseries , qu'il

railloit ses meilleurs amis , & qu'il donnoit des ridicules à tout le monde. Cependant il n'avoit aucune mauvaise intention , il ne vouloit que se divertir en amusant les autres : mais on est toujours injuste.

Ninette ne comprenant pas comment son cher Acajou pouvoit cesser d'être à la mode , prit ses lunettes pour en juger sans prévention , & après l'avoir bien examiné , elle reconnut qu'il avoit effectivement beaucoup d'esprit , mais qu'il n'en étoit pas moins fou. Elle l'engagea à lui raconter tout ce qu'il avoit fait dans le royaume des Idées. Acajou ne sachant pas où elle en vouloit venir , lui fit un récit très-circonstancié , parce qu'il aimoit beaucoup à parler de lui. Lorsqu'il en fut à la grappe de raisin qu'il avoit mangée : Ah ! je ne m'étonne plus , s'écria Ninette , si vous avez tant d'esprit ! Eh ! pourquoi donc , reprit Acajou ? C'est , repliqua la Fée , que vous n'avez pas le sens commun. Belle conclusion , dit Acajou ! Je fais , reprit

Ninette, que vous avez trop d'esprit pour être facile à persuader, sur-tout quand on vous parle raison; mais apprenez que c'est parce que vous l'avez perdue. Les fruits du pays des Idées ont un poison mortel contr'elle; heureusement nous en avons ici le remede: j'ai ici une treille, dont la vertu est de faire perdre l'esprit: elle n'est connue que de moi; j'en fais quelquefois manger à ceux ou celles de ma Cour qui ont l'imagination trop vive, je veux vous en faire goûter. Je vois ici des gens, répondit Acajou, qui doivent assurément en avoir mangé à l'excès, mais je vous jure que je ne suis point tenté d'en faire usage; voyez d'ailleurs le beau secret pour devenir raisonnable que de perdre l'esprit. Il n'y en a pas de plus sûr, interrompit la Fée, & vous êtes plus en état d'en sacrifier que quique ce soit. Ninette dit là-dessus beaucoup de choses flateuses au Prince. Elle savoit que l'esprit se laisse plus séduire par l'amour-propre, que persuader par

la raison. Cependant Acajou , malgré toute l'éloquence de Ninette , étoit assez fou pour ne vouloir pas perdre l'esprit , ce devoit être l'ouvrage de l'amour.

Ce jeune Prince n'avoit jamais goûté de vrais plaisirs , parce que ses desirs avoient toujours été prévenus , ses fantaisies ne tenoient qu'à la nouveauté des objets , & la vivacité les use si vite. Il étoit tombé dans une langueur , d'où le caprice le retiroit par intervalles , pour l'y replonger de nouveau. L'amour dont Zirphile lui avoit fait sentir les premiers traits , se réveilla dès que l'ivresse des sens fut dissipée , & que la vanité ne fut plus nourrie. Il sentit un vuide dans son cœur que l'amour seul pouvoit remplir. Le malheur de ceux qui ont aimé , est de ne rien trouver qui remplace l'amour.

Acajou fit part de sa situation à Ninette , & la pria de lui faire revoir Zirphile , puisqu'aussi-bien il perdrait l'esprit s'il en étoit plus long-temps privé. La Fée prit alors sa béquille , & con-

duisit Acajou dans un jardin dont elle seule avoit connoissance. Ce lieu étoit garni d'arbres chargés des plus beaux fruits du monde , qui tous avoient une vertu particuliere.

Les uns faisoient perdre l'esprit du jeu , si funeste ; les autres l'esprit de contradiction , si incommode dans la société ; ceux-ci l'esprit de domination , si insupportable ; ceux-là , l'esprit des affaires , si utile à ceux qui le possèdent , & si assommant pour les autres ; plusieurs enfin , l'esprit satyrique , si amusant & si détesté , son opposé plus dangereux encore , l'esprit de complaisance & de flatterie. On ne voit point de ces excellens fruits dans nos desserts. C'est bien dommage que ce jardin délicieux ne soit pas ouvert à tous les mauvais esprits , ils en reviendroient plus aimables , sans être plus sots qu'ils ne le sont. J'y enverrois d'abord.

Il manque ici un cahier plus considérable que tout le reste de l'Ouvrage ; si le Lecteur le regrette , il peut y suppléer en commençant par lui-même.

Ninette ayant fait approcher Acajou de la treille , dont les raisins faisoient perdre l'esprit de présomption , d'airs & de fatuité , lui ordonna d'en cueillir une grappe , puis ayant mis ses lunettes , & lui présentant l'écharpe de Zirphile : Prince , lui dit-elle , prenez cette écharpe ; lorsque vous serez dans le pays des Idées , vous n'aurez qu'à la faire voltiger en l'air , en la tenant par un bout , les mains enchantées , que vous avez poursuivies inutilement , viendront pour la saisir , & vous les prendrez elles-mêmes : vous vous emparerez ensuite de la tête de la Princesse. Lorsque vous aurez besoin de boire ou de manger , vous n'aurez qu'à prendre quelques grains de raisin , ils vous suffiront : vous en donnerez aussi à Zirphile pour calmer les vapeurs qui doivent avoir un peu altéré sa tête ; sans cette précaution , vous la trouveriez si différente d'elle-même , qu'après avoir été déjà inconsistant par folie , vous pourriez bien encore le devenir par raison. Quand vous

aurez la tête , nous ferons bientôt en possession du corps par l'attraction , qui fait dans les femmes que la tête emporte le corps. Il est à propos , avant votre départ , que vous mangiez de ces raisins. Acajou hésita un peu ; mais animé du desir de revoir Zirphile , & croyant peut-être son esprit à toute épreuve , il mit quelques grains dans sa bouche. L'effet en fut subit , il sembloit qu'il eût été enveloppé d'un nuage qui venoit de se dissiper , & qu'un voile se fût levé devant ses yeux. Les objets lui parurent tout différens ; il rougit à l'instant , & n'osoit plus parler que pour exprimer sa reconnoissance à la Fée. En rentrant dans le palais , il trouva sur sa table un recueil de ses ouvrages : il voulut le parcourir pour vérifier son état. Il ne pouvoit pas alors s'imaginer qu'il eût eu la sottise de les faire : il bâilloit en lisant ses romans & ses comédies , & le soir même il siffla un de ses opéra.

Acajou ayant lassé la Cour par ses

extravagances , & s'y ennuyant par le retour de sa raison , partit dès le lendemain avant le jour , & se rendit dans le pays des Idées , aussi promptement guidé par l'amour , que s'il l'eût été par la folie. Il trouva les mêmes objets qu'il avoit rencontrés la première fois , & suivit exactement les conseils de Ninette. Avec le secours de son écharpe , il se rendit maître des mains enchantées. Il alla tout de suite chercher la tête de Zirphile , & pour cet effet il ouvrit une quantité prodigieuse de poires sans la trouver. De là il passa aux pêches , aux melons , & faisoit un dégât épouvantable de fruits , lorsqu'il entendit un grand éclat de rire. Il regarda d'où il partoît , & apperçut la tête de la Princesse , qui , au lieu de venir à lui , plaisantoit de sa recherche & de son empressement.

Comme l'amour s'affoiblit par l'absence , & que la folie se gagne par la contagion , la tête de Zirphile avoit beaucoup perdu de la vivacité de sa

passion , & commençoit à se faire au nouveau pays qu'elle habitoit. Acajou en soupira ; mais se rappelant la vertu du raisin merveilleux dont il avoit une grappe , il en jetta quelques grains à la tête de la Princesse , qui les avala en badinant. Son aveuglement fut aussi-tôt dissipé. Elle vola au-devant des mains enchantées avec lesquelles le Prince la reçut. Rien ne peut exprimer les transports dont il fut saisi. Il laissa aller les mains où elles voulurent , & ne s'occupa plus que de la tête précieuse de sa chere Zirphile. Il l'accabloit de baisers qu'elle ne pouvoit éviter , elle en étoit toute rouge de pudeur , quoique dans l'état où elle se trouvoit les caresses de son amant ne pussent pas avoir des suites fort langereuses. D'ailleurs il ne faut pas toujours écouter les plaintes de la pudeur ; celle qui naît de l'amour pardonne aisément des transports qu'elle est obligée de s'interdire.

Acajou enveloppa la tête de la Princesse dans son écharpe , & reprit le che-

min du Palais de Ninette. La nuit l'ayant surpris, il survint un orage si terrible, que le Prince fut obligé de chercher un asyle. On sent bien que ce n'étoit pas pour lui. Les Amans & les Princes ne craignent rien : mais il vouloit mettre Zirphile à couvert ; outre que dans l'obscurité il craignoit d'aller donner contre quelque arbre, de la tête de la Princesse ou de la sienne. Dans cet embarras, il apperçut de loin une lumiere vers laquelle il dirigea ses pas. Après avoir marché, au hasard de casser la tête la plus chere, c'est-à-dire celle de la Princesse, il arriva au pied d'un pavillon qui terminoit un jardin ; il frappa à la porte. Un moment après il vit paroître une vieille qui tenoit une chandelle à la main, & qui lui demanda, en grondant, qui il étoit, & ce qu'il cherchoit. Acajou n'avoit garde de se faire connoître dans un état aussi indigne de son rang. Il hésita un instant sur la qualité qu'il devoit prendre, & comme il avoit la tête pleine du principe de ses

malheurs , & de toute la poterie qu'il avoit brisée depuis un temps ; il répondit , sans trop savoir ce qu'il disoit , qu'il étoit un pauvre garçon qui raccommo-
doit de la fayance cassée , & qu'il demandoit retraite pour cette nuit-là. A ces mots le visage de la vieille se radoucit un peu : Soyez , lui dit-elle , le bien venu , vous pourrez me rendre un service ; j'ai ici un pot-de-chambre fêlé que vous me raccommoderez. La vieille alla tout de suite chercher ce précieux meuble , & le mit entre les mains d'Acajou , pour qu'il se mît à l'ouvrage. Le Prince aussi honteux de la profession qu'il venoit d'adopter , que du premier usage qu'on lui en faisoit faire , prit le pot de la vieille , puis se rappelant le serment terrible qu'il avoit fait de n'épargner aucun pot-de-chambre , jusqu'à ce qu'il eût désenchanté la Princesse , il fut quelque temps incertain entre la crainte du parjure & celle de violer l'hospitalité : le scrupule enfin l'emporta , jettant le pot contre la muraille , il le brisa en mille piéces. Je

Je ne fais si le Lecteur est indigné de l'impolitesse d'Acajou, s'il sera étonné de l'événement, ou si par une sagacité singulière il l'a déjà prévu. Quoi qu'il en soit, ceux qui n'ont pas tant de pénétration, seront bien aise d'apprendre que ce pot-de-chambre étoit le vase fatal auquel le pouvoir du Génie & de la Fée étoit attaché, & dont ils avoient confié la garde à cette vieille Sorcière. A peine étoit-il cassé, qu'on entendit un coup de tonnerre & des hurlemens affreux. Le Château fut détruit, le Palais renversé. Le Génie & la Fée livrés à leur rage impuissante, s'enfuirent dans les déserts, où ils périrent misérablement.

Acajou, sans être ému de tout ce bouleversement, marcha vers le lieu terrible où le corps de la Princesse étoit enchanté. Les flammes qui en défendoient l'abord se divisèrent à son approche, & dans le moment qu'il y présenta la tête, le corps s'avança au devant & s'y réunit.

La Fée Ninette parut à l'instant suivie de toute sa Cour; elle songea d'abord à

délivrer les malheureux. Les mains voltigeantes furent désenchantées & rendues à la Fée Nonchalante, à condition qu'elle feroit laborieuse. Elle se livra donc absolument au travail, & inventa l'art de faire des nœuds.

Amine & Zobéide furent tirées de prison ; Amine eut depuis ce temps-là le privilege de tout faire, sans qu'on y trouvât à redire : il y a apparence qu'elle fut assez sensée pour en profiter. Pour Zobéide, elle continua sans doute de vivre comme à son ordinaire ; mais elle cessa de médire.

Ninette, après avoir donné ses premiers soins aux malheureux, ne s'occupa plus que du mariage des deux amans, il fut célébré avec toute la magnificence possible. Ils vécurent heureux, & eurent un grand nombre d'enfans, qui tous furent des prodiges d'esprit, parce qu'ils naquirent avec un penchant extrême à l'amour.

F I N.

R É P O N S E

D U

P U B L I C

A L' A U T E U R

D' A C A J O U .

VERS SUR LA PRÉFACE.

Bien recordé du valet & du maître ,
Un perroquet juché sur la fenêtre ,
A tout passant crioit comme un aspic :
Sucre de vous , mon cher & sot Public.
D'un tel refrain des bourgeois en colere ,
Vont dénoncer la bête au Commissaire.
Le maître accourt, & leur tient ce propos:
Mon perroquet , à qui l'on fait un crime ,
N'a fait que dire, & même en peu de mots,
Tout ce qu'un autre en sa Préface exprime.

R É P O N S E
D U P U B L I C
A L' A U T E U R
D' A C A J O U.

J'ÉTOIS si las, mon cher DUCLOS, de la sotte humilité des Auteurs qui se prosternoient à mes genoux dans leurs Discours préliminaires, & me demandoient pardon d'avance de l'ennui qu'ils devoient me causer : j'étois si excédé des fades éloges qu'ils faisoient de la pénétration de mon esprit, de la délicatesse de mon goût, de l'infailibilité de ma critique & de l'impartialité de mes jugemens, qu'en vérité je ne pouvois plus prendre sur moi de lire ces fastidieuses Préfaces. En voyant donc à la tête

128 RÉPONSE DU PUBLIC

d'*Acajou & de Zirphile* une Epitre que vous m'adressiez, j'ai cru bonnement que vous alliez aussi m'affadir par un encens vulgaire. Mais que j'ai été agréablement surpris de voir qu'au contraire vous me parliez d'un ton de Maître! Voilà enfin, me suis-je écrié, un Auteur tel que je le demandois, un génie libre, hardi, indépendant, qui regarde en pitié nos vains préjugés, & qui fait se tirer noblement de la foule rampante de ses timides Confreres! Ne croyez pas cependant être le premier qui m'avez traité aussi cavalièrement. Depuis que j'existe, on ne fait que se plaindre & se louer de moi tour à tour. Long-temps avant vous, *Démosthene* avoit confié à un de ses amis, *qu'il falloit qu'il eût dit bien des pauvretés, un jour que je l'avois extraordinairement applaudi.*

Quelques traits que vous décochiez sur moi, je gagerois que vous m'aimez.

Tel un amant malheureux
S'irrite contre une belle,

A ses desirs amoureux
Constamment sourde & rébelle,
De ses refus cruels & de ses froids mépris
Son ame sensible est blessée ;
Et dans sa fureur insensée,
Il déchire l'objet dont son cœur est épris.

A Dieu ne plaise pourtant que je
pense avoir été maltraité par ses représailles. Il est vrai que nous étions un peu brouillés depuis un certain opéra de l'*Amour & de la Folie* ; mais l'impression en est aujourd'hui tellement effacée de mon esprit , que cela ne doit plus vous tenir au cœur. J'adopte vos plaisanteries ; & comment ne les adopterois-je pas , quand je vous vois vous pincer vous-même en galant homme , & m'avouer de bonne-foi que votre dessein a été *de faire une sottise* ? Tout, selon vous, *est compatible avec l'esprit & rien ne le donne* : proposition incontestable.

Vous avez bien raison de dire que *l'érudit est méprisé*, que *le géometre ennuie*, & que *le bel esprit est sifflé*. C'est

pour cela que je n'ai plus de Dacier ni de Saumaïse ; graces à Dieu , j'en suis délivré. Quant au Géometre , je m'apperçois qu'il voudroit n'être plus si sot ni si ennuyeux. Il se jette à corps perdu dans le bel esprit ; il commence à se dégourdir , & il se secoue pour devenir poli , galant & aimable. Mais je crains bien qu'il ne soit à la fin ni Géometre ni bel esprit : j'ai peur que ses ouvrages géométriques ne soient écrits d'un style ridiculement plaisant , & que ses ouvrages de littérature ne se ressentent de la sécheresse & de la froideur des mathématiques. En ce cas , je lui conseille de rester tel qu'il est : il vaut encore mieux être ennuyeux que ridicule.

A l'égard du bel esprit , je suis bien éloigné de *siffler* celui qui nourri de la lecture des anciens & des bons modernes , formé sur leur modele , fuit scrupuleusement la raison & la nature dans ses écrits ; celui qui ne tient à aucune cabale , qui ne veut ressortir qu'à mon tribunal , & qui se présente à moi revê-

tu de son seul mérite. Au contraire , je le loue , je l'admire & je lui applaudis bien sincèrement. Mais je *sifle* tout bel esprit qui n'en a que l'écorce , tout Littérateur oisif qui a fait son apprentissage au Café ; tout importun babillard , qui n'a pour mérite qu'un caquet monotone & un vain ramage. Je berne tout Editeur furtif des ouvrages d'autrui , tout prête-nom , tout plagiaire , tout usurpateur de réputation. On sait bien , mon cher Monsieur , que vous n'êtes dans aucun de ces cas.

Il y a quelque chose de vrai dans les différens âges par lesquels vous me faites passer. Je vais vous l'expliquer ; il est naturel que je me connoisse mieux que vous ne me connoissez. Je parois tantôt enfant , tantôt jeune , tantôt homme fait , tantôt vicillard. Ce qu'il y a même de singulier , c'est que je me renouvelle quand je veux. Du temps des Grecs & des Romains , par exemple , j'étois dans la vigueur de mon âge. Sous François I , je me suis vu au berceau ; & sous Louis

XIV, j'ai recouvré mon âge viril. Pour aujourd'hui, je croirois assez que je suis retombé dans l'enfance. Je sens à merveille que l'esprit qui me domine est un esprit de bagatelle. Un petit Conte de rien m'amuse tout un mois ; un Vau-deville me réjouit toute une année ; le moindre jouet me fait courir comme un écervelé. J'aime les pompons, le clinquant, la foire, les marionnettes. Je vais en foule aux Spectacles, & pourquoi ? Pour entendre de grandes tirades de vers pompeux qui me semblent forts, & qui ne sont que boursoufflés. J'écoute, *grands yeux ouverts, bouche béante* ; & à mesure que j'y comprends moins, j'admire davantage, Ou bien j'irai à des Comédies, dans l'intention d'y voir le ridicule des mœurs, & je n'y vois que le ridicule des romans.

Mais, mon cher Monsieur Duclos, que voulez-vous que je fasse ? Je vais vous parler en ami. Du temps des Despréaux, des Corneilles, des Racine, des Moliere, des Regnard, des la

Fontaine, je n'étois pas si sot. J'avois alors le jugement sain & le goût bon, graces aux préceptes & aux ouvrages de ces grands hommes. L'envie qu'ils avoient de me plaire, les fit parvenir à la perfection de leur art. Il falloit voir aussi comme tous les théâtres retentissoient de mes applaudissemens, avec quel respect je parlois d'eux, & de quelle façon je les récompensois de la peine qu'ils prenoient de m'amuser.

Mais quand l'Olympe radieux
Rappella les ames sacrées
De ces terrestres demi-Dieux,
Alors les Muses éplorées
Quitterent ces sauvages lieux,
Et dans les plaines azurées
Suivirent leur char glorieux.

De quel désespoir leur funeste mort
me frappa ! De combien de larmes j'arrosai leurs cendres ! Il n'est pas possible de vous dépeindre la tristesse dont je me vis accablé. Mon chagrin réjaillit sur les téméraires Auteurs qui prétendirent me consoler de la perte de ces esprits di-

vins. Que de pieces je fis ! Que de Poètes je baffouai !

Que je huai aussi d'Acteurs qui avoient la folle ambition de remplacer devant moi un Baron & une le Couvreur ! J'avois continuellement ces modeles devant les yeux : c'étoient autant de pieces de comparaison , dont ma tête étoit remplie. Tout ce qui n'étoit pas écrit ou déclamé dans leur goût , attiroit mes dédains. Mais enfin je m'apperçus dans des temps d'indigence & de stérilité , que je ne devois pas être si délicat & si difficile , suivant le conseil d'Horace :

Num tibi cùm fauces uris sitis , aurea quæris
Pocula ? num esuriens fastidis omnia , præter
Pavonem , Rhobumque ?

Sermon. Lib. I. Sat. 2.

J'étois précisément dans le cas de ces gens affamés , & je voulois , à quelque prix que ce fût , m'amuser & me divertir. Il a donc fallu me contenter de ce que produit le siecle. Je me suis accommodé

accommodé peu à peu à la médiocrité de ceux qui travaillent pour mes plaisirs, & j'ai perdu insensiblement de vue mes favoris & mes Maîtres. Je ne puis mieux me comparer qu'à la Matrone d'Ephese, qui, après avoir bien pleuré son mari, sécha ses larmes. A son exemple :

Je me suis repenti d'avoir tant soupiré ;
J'ai calmé ma douleur extrême ,
Et je me suis dit à moi-même ;
Mieux vaut G.... debout que Baron enterré.

Cette espece de veuvage n'est pourtant pas réparé au point de me faire oublier les premiers objets de ma tendresse ; semblable encore à ces femmes qui mécontentes d'un second mari, font à tout propos l'éloge du premier. Je donne même quelquefois des marques assez brusques de mon chagrin : témoin l'accueil momentané que je fis dernièrement au nouveau drame équivoque d'un glorieux Académicien. Je m'étonne comment je ne l'applaudis pas , moi qui

Par. II.

S

ai assez bien reçu d'autres pieces de lui, qui peut-être ne valoient pas mieux. Je suis comme ces fous qui ont des intervalles de bon sens : malheureusement pour l'Auteur, je jouissois ce jour-là de toute ma raison. Sa piece me parut si froide, si languissante, si douceuse, si affadissante, qu'il me fut impossible d'y tenir. Il me sembla que notre ami la Chaussée n'avoit fait que détacher les feuilles du Roman de *Paméla*, les mettre en prose rimailées, & les donner à apprendre aux Comédiens. Je lui demande bien pardon de ma grossièreté : je suis un vrai misantrope, & en vérité je devrois être plus complaisant & plus flatteur. J'espère qu'il aura l'indulgence de me passer quelque chose : je lui en ai tant passé !

Je vais encore vous faire un aveu, mon cher ami. Ce qui me dépite, & ce qui est sans doute la cause de ma mauvaise humeur, c'est que je vois que les Auteurs d'aujourd'hui s'embarrassent fort peu de me plaire ; il semble qu'ils

ne travaillent plus pour moi ; pourvu qu'ils aient le suffrage d'une petite coterie où ils président , & qu'ils soient applaudis de trois ou quatre ignorans , & d'autant de femmes , ils sont contents. Oh ! cela me pique très-sérieusement : c'est usurper mon autorité , & s'arroger un droit que j'ai depuis ma naissance :

Suis-je donc le PUBLIC , & parmi les Mortels Qui voudra désormais encenser mes autels ?

Et par qui mon autorité est-elle usurpée ? Par des étourneaux titrés sans goût ; par de vieilles Sybilles , qui ne sachant plus où donner de la tête , se jettent dans la littérature. Car pour une femme laide ou surannée , je ne vois que deux partis : la dévotion ou le bel-esprit. La dévotion est une ressource usée , & d'ailleurs trop ennuyeuse. Le bel-esprit amuse , & donne un certain relief parmi les fots. Quand on a fait naufrage , on s'accroche à ce qu'on peut , & le bel-esprit est la planche qui reste à

certaines femmes pour se sauver.

Je veux proscrire ce ridicule abus, & relever mon suprême tribunal renversé par ces cours subalternes. Je ne puis souffrir de voir les plus chétifs Ecrivains fêtés & admirés dans ces tripots, parce qu'ils répéteront cinquante lieux communs avec un babil aisé, & d'un ton effrontément décisif. N'est-ce pas une honte pour notre siècle de voir ces vils atômes devenir les favoris de quelques Grands qui les caressent, tandis qu'ils savent à peine le nom des gens d'un vrai mérite ? Tel de ces petits Messieurs jouit d'une fortune aussi peu méritée que l'infortune du grand ROUSSEAU.

Quel nom viens-je de prononcer ? Toutes mes plaies se rouvrent, toutes mes douleurs se renouvellent à un nom si cher. Seul débris du siècle de Louis XIV, objet continuel de mon estime & de ma piété, ta destinée m'afflige tous les jours.

Illustre & malheureux ROUSSEAU,
Rival de Pindare & d'Horace,

Dans tes mains l'immortel Boileau
Remit le sceptre du Parnasse :
Tu meurs , triste jouet du sort ,
Victime de la pâle envie ,
Admirable pendant ta vie ,
Irréparable après ta mort.

Dans ce siècle de fer , pourquoi , Parques
 avares ,

Nos Héros au trépas font-ils abandonnés ?

Ou faites , justes Dieux , les grands esprits
 moins rares ,

Ou rendez éternels ceux que vous nous donnez.

Atropos n'entend pas nos soupirs légitimes ,

Elle obéit aux loix du rigoureux destin :

La cruelle qu'elle est, dans le choix des victimes,

Ne fait point distinguer ROUSSEAU de.....

Je ne suis point assez injuste pour
méconnoître dans plus d'un Poète de
nos jours des étincelles de ce feu qui
échauffoit le génie de notre fameux Ly-
rique. Je fais cas des talens du célèbre
Voltaire , & je l'estimerois encore da-
vantage , s'il étoit borné à faire des
Vers , seul genre pour lequel il est né.

J'ai beau lui crier qu'il s'égare ,

Mes conseils sont hors de saison ;

Et je vois son esprit bizarre

Embrasser follement la folle opinion ,

210 RÉPONSE DU PUBLIC

Qui fait de l'Algebre barbare
Un ornement de la raison.
Quel aride sentier pour sa Muse fertile !
L'heureux imitateur du Tasse & de Milton
Aujourd'hui chantera sur le superbe ton
De la Trompette de Virgile ,
Et tracera demain une ligne stérile
Avec le compas de Newton ?
Que t'importe des Cieux la vaine Architecture,
Laisse autour du Soleil les planetes errer.
Voltaire , tu naquis pour peindre la nature.
Est-ce à toi de la mesurer ?

Crébillon est bien plus louable , d'a-
voir constamment suivi son goût pour
le théâtre. Par la force de son génie , &
par une étude profonde des regles , il
s'est frayé une route nouvelle dans un
chemin si battu. Il ne brille ni par le
sublime de Corneille , ni par le naturel
de Racine. Son noir cothurne le dis-
tingue.

Qu'il soit au Temple de mémoire
Placé près des Autels de Phedre & de Cinna ;
Mais pour justifier sa gloire ,
Qu'il acheve Catilina.

Je vous citerai encore quelques Au-

teurs vivans pour qui j'ai de l'estime : un Roi , l'ornement & le soutien de la scene Lyrique , Poëte de la Cour , décoré par elle ; un Piron , dont le mâle génie doit tant à la nature , & si peu aux recherches de l'art ; un Racine , qui a versé des beautés sur une matiere ingrate , & rappelé les Muses à leur premier emploi ; un Gresset , dont je voudrois réveiller le long sommeil ; un d'Olivet , laborieux Académicien ; un Fontenelle , qui a su immoler tour à tour le bel esprit à la science , & la science au bel esprit ; un Montesquieu , que je vois aujourd'hui dans un Temple qu'il a autrefois si agréablement profané , *tangit modò quas violaverat aras. Ovid.* Un Destouches , à qui nous devons deux Pieces Comiques , qui auroient donné de la jalousie à Moliere , si les véritablement grands hommes en étoient susceptibles ; un Sainte-Foy , pere du charmant *Oracle* , du *Sylphe* , & d'un nouveau genre de Comédie , qui est bien plus dans la nature que le

genre humain ; un Boissy , que j'ai applaudi sur les deux théâtres consacrés à Thalie ; un Crébillon fils , qui écrit avec tant d'esprit & de légèreté ; un Prévôt , dont la féconde imagination a enfanté un si grand nombre de Romans , que j'ai tous lus , & dont je relis quelques-uns.

Et toi qui d'une plume à ton repos fatale
Eus le courage de t'armer ,
Toi qu'une exécration cabale ,
De tes talents sombre rivale ,
Voudroit en tous lieux diffamer ;
Moderne Phocius , *observateur* solide ,
Qui sus , malgré les cris de cent petits auteurs ,
Par ton attique sel préserver les Lecteurs
Du miel assoupissant de tout œuvre insipide ;
Reprends ton premier poste à la cour d'Apollon ;
Ne souffre point d'intrus dans le sacré vallon :
Et brillant à mes yeux d'une clarté nouvelle ,
Venge-toi , venge-moi de M... & N...

Voilà , mon cher M. Duclos , le petit nombre d'Ecrivains que j'avoue ; presque tous les autres sont détestables à mes yeux. Je conviendrais cependant qu'ils sont nécessaires dans la République des

Lettres , pour servir d'ombres à ceux qui s'y distinguent. Rien n'est bon ici-bas que par contraste. D'ailleurs vous ne croyez peut-être pas , que ces Auteurs , tout mauvais qu'ils sont , contribuent quelquefois à mon amusement. Il en est de la Littérature , comme de la conversation. Celle-ci languiroit bientôt , si elle ne rouloit que sur des matières raisonnables , & si tous ceux qui forment un cercle , se piquoient de parler le langage du bon sens. Les fameuses Conférences de l'Hôtel de Rambouillet , que j'ai tant sifflées , ne devoient leur fadeur & leur ennui qu'à cet excès pédantesque de justesse & d'esprit. Les conversations ne sont piquantes , qu'autant qu'il se trouve des originaux qui ouvrent un champ libre à la fine raillerie , & sur qui on puisse faire rejailir innocemment l'enjouement des bons mots. J'ose dire aussi , que l'Empire des Lettres a besoin de cet assaisonnement pour se soutenir : & je serois en quelque sorte bien à plaindre , si les

Auteurs ne me donnoient que des ouvrages marqués au coin du goût & du génie ; s'ils ne faisoient paroître que des harangues sans verbiage & sans fade encens , que des contes naïfs , qui servissent d'enveloppes à une morale neuve & délicate , que des comédies puisées dans la nature , &c. Mais heureusement pour moi , le Parnasse ne manque point d'Ecrivains , qui , par un ridicule rare , me donnent des scènes tout-à-fait réjouissantes. Je suis aussi porté à rire qu'à admirer : & j'ai presque autant d'obligation à un le Blanc qu'à un Voltaire. Les Pradons , les Farets , les Pellerier , les Chapelain , les Abbés de Pure , me rendirent autrefois le même service , que me rendent aujourd'hui leurs dignes successeurs. Vous voyez que je fais tirer parti de tout.

Ce que je viens de dire me ramène naturellement à vous , & à votre petit ouvrage. Le ciel vous a pourvu d'ennemis , mon cher ami. (Tous les gens d'esprit en ont ; quelquefois même des

sots ont cet honneur.) Ces ennemis , ces méprisables insectes , ces serpens vénimeux qui voudroient mordre la lime , vous rabaisent comme bien d'autres. Ils n'ont pas honte de crier à mes oreilles , que vous n'êtes pas même l'Auteur d'un ouvrage aussi facile qu'*Acajou*. En supposant néanmoins que vous avez fait celui-ci (la supposition est bien aisée à faire) , ils le déchirent impitoyablement. Ils prétendent que c'est un amas de ridicules imaginations , plus bisarres les unes que les autres , & une espece de parade ; qu'il n'est ni assez ingénieux & intéressant pour amuser des hommes ; que tous les petits traits de satire qui y sont répandus , sont pris de tous côtés , & puisés dans les livres les plus communs. Il n'y a pas jusqu'à *Marrivaux* & *Moncrif* , qu'ils veulent que vous ayez pillés ; c'est ce que je ne vous dirai pas. Ce pays des Idées , ces têtes qui y volent , sont , si on les en croit , une imitation des *Ames Rivaies* , pillées elles-mêmes , & du voyage que

l'Arioste fait faire dans la Lune à un de ses Paladins, pour recouvrer la raison de Roland devenu fou. Votre Amine & votre Zobéide sont tirées des *Amusemens sérieux & comiques* de Dufresni.

« Belise, dit cet Auteur, entre dans
 » l'assemblée : Vous en jugez mal, parce
 » qu'elle est trop enjouée & trop libre
 » en paroles, cependant c'est une Lu-
 » crece dans sa conduite; & sa conduite,
 » & sa compagne qui parle en Lucrece,
 » est peut-être une Laïs par ses actions. »

Vous avez daigné copier cette idée triviale. Le trait contre les filles d'honneur est dans les Mémoires du Comte de Grammont; le *persiflage* est par-tout, Ce qui m'a le plus choqué, est que sans avoir dit que le Palais de la Fée Harpagine & celui de Ninette se touchoient, (pour moi je les croyois à cent lieues l'un de l'autre) on trouve tout-à-coup que les deux jardins ne sont séparés que par une palissade. Je suis peut-être trop sévère, de vous faire de pareilles chicanes : je n'exige pas toujours qu'un

Ecrivain

Ecrivain soit original & raisonnable ; je fais ce qu'il en coûte à un pauvre Auteur, pour faire un ouvrage, même très-médiocre : & je le fais, moi qui vous parle, par expérience, depuis qu'il m'a fallu prendre la plume pour vous répondre.

Quelque chose qu'on en dise, j'ai trouvé dans *Acajou* des découvertes admirables ; l'origine des lunettes, l'origine des dragées, l'origine des nœuds, l'origine de ce proverbe : *Les grandes passions sont muettes* ; l'origine de la comparaison qu'on fait d'un homme qui raisonne mal avec un pot-de-chambre. Toutes ces savantes origines m'ont plus instruit que les origines de Ménage. Vous voyez que je ne suis pas si sévère que vos obscurs Rivaux. Belle vengeance ! s'écrient-ils, que le vœu qu'il fait faire à Acajou de casser tous les pots-de-chambre ! & à propos des croquinoles que ce Prince reçoit patiemment des mains enchantées, ils n'aiment pas cette belle maxime : *Les Princes sacrifient*

Part. II,

T

l'orgueil à l'intérêt. C'est justement ce que j'admire le plus. Quelle heureuse facilité que de moraliser ainsi sur tout ce qui se présente; sur des dragées, sur des lunettes, sur des nœuds, sur des croquinoles, sur des pots-de-chambre! Ils ne font pas même grace à votre style. Ils le trouvent sec, décousu, & tel qu'on l'emploie dans les Colleges pour des positions de Theses.

Ils inferent de là que vous n'avez pu faire les *Confessions du Comte de ****, ouvrage de génie, si fortement écrit. Mais ce qui, sans compter votre aveu & bien d'autres preuves, fait juger que vous en êtes l'Auteur, c'est que dans ce Roman il y a des négligences de diction & quelques tours vicieux, à peu-près comme dans *Acasou*.

Le pere de ce petit Conte
Ne fauroit être assurément
Que celui de l'aimable Comte;
Qui se confessa galamment.

Après tout, il est pardonnable à une

imagination vive , à un bel-esprit lié
avec les personnes du grand monde peu
correctes dans leur langage , d'être un
peu négligé dans le sien , & d'écrire en
homme de la Cour.

Auteur charmant , divin Duclos ,
Pardonnez-moi ce coup de patte :
En vous un vrai mérite éclate ,
Et votre plume délicate
Brille , même aux yeux des plus fots .
Le Temple , où l'auteur de Séthos ,
Celui du Chat & de la Chatte ,
Et des Corneilles le Népos
Tour à tour se grattent le dos ,
Jamais pour vous ne sera clos :
Oui , vous partagez les lots
De ces respectables Héros ,
Auteur charmant , divin Duclos ,
Pardonnez-moi ce coup de patte .

Je suis en attendant l'honneur de
voir Louis XI.

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur ,

LE PUBLIC.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans la seconde Partie.

CHAPITRE XVI.	Qu'il ne sera pas entendu de tout le monde ,	Page 1
CHAP. XVII.	Il étoit bien temps ,	12
CHAP. XVIII.	Moment saisi , obstacle imprévu ,	25
CHAP. XIX.	L'Oraison de S. Julien ,	35
CHAP. XX.	Nécessaire , quoiqu'en- nuyeux ,	46
CHAP. XXI.	Bal du temps passé , force de l'habitude ,	54
CHAP. XXII.	Qui mene à de grandes choses ,	69
CHAP. XXIII.	Noçes sans effet , res- source de l'amour-propre ,	82
CHAP. XXIV.	Remede pire que le mal. Commencement des malheurs , & fin de l'histoire ,	99
ACAJOU ET ZIRPHILE ,	Conte ,	125
RÉPONSE DU PUBLIC à l'Auteur d'A- CAJOU ,		197
Fin de la Table de la seconde Partie.		

2